

Marc Riopel

*De la
Baie-des-Pères
à Ville-Marie
1886-1986*



Comité du Centenaire de Ville-Marie



Marc Riopel

***De la
Baie-des-Pères
à Ville-Marie
1886-1986***

Comité du Centenaire de Ville-Marie

*Photo couverture: La maison de pension SAUMURE au début du siècle,
où s'élève aujourd'hui la Pharmacie Lalande.
(Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)*

*Imprimé par: Imprimerie du Témiscamingue Inc.
Ville-Marie, Qc*

Reproduction des photographies: Gilles Amesse

*Editeur: Comité du Centenaire de Ville-Marie
Ville-Marie, Qc*

*Dépôt légal: 2ième trimestre, 1986
ISBN: 2-9800640-09*

AVANT-PROPOS

Le comité organisateur du centenaire (Gilles Labranche, Yvon Lari-vière, Nicole Gaudet, Gérard Morin, Denyse Voynaud, Edgar Ménard, Jacques Leblanc, Jacques Bernard, Pierre Larouche, Jacquelin Bergeron) est heureux et fier de vous présenter son livre historique à l'occasion du centenaire de Ville-Marie et Duhamel-Ouest.

Les deux grands objectifs de la célébration de notre centenaire sont:

- *Célébrer dans la joie et dans la dignité nos cent ans;*
- *S'assurer d'avoir des retombées permanentes qui rappel-
leront l'événement et seront un actif pour notre commu-
nauté.*

La publication de notre livre historique est l'un des facteurs qui nous permet d'atteindre notre deuxième objectif.

*Nous avons voulu en faire un livre d'envergure, un récit le plus com-
plet possible de la merveilleuse histoire des débuts du Témiscamingue jusqu'à nos
jours. Notre livre est le résultat d'études sérieuses et fouillées. C'est un héritage
important en même temps qu'un excellent outil pédagogique.*

*Nous voulons remercier toutes les personnes qui ont contribué à sa
mise en chantier et à sa réalisation. Ce livre est le fruit du travail de toute une
équipe de gens dévoués et dédiés à l'histoire de Ville-Marie et du Témiscamingue, à
commencer par notre jeune historien Marc Riopel.*

Salut à vous tous lecteurs et lectrices de notre livre historique.

VIVE VILLE-MARIE ET LE TEMISCAMINGUE

Comité organisateur du centenaire,



Jacquelin Bergeron, président

Ville-Marie, 1986



Message du Premier Ministre Fédéral

Il me fait extrêmement plaisir d'offrir mes meilleurs voeux à tous les citoyens de Ville-Marie à l'occasion du centième anniversaire de fondation de leur municipalité.

Un siècle d'existence: voilà en effet un jalon important dans la vie d'une communauté. Vos réjouissances offriront à tous les citoyens de Ville-Marie l'occasion de célébrer, de se remémorer l'histoire unique de cette localité et d'envisager l'avenir avec optimisme et enthousiasme.

On trouve encore en abondance dans les villes et villages du Canada les qualités qui ont servi à l'édification de notre pays, soit l'esprit de solidarité régionale, le sens de l'initiative personnelle tempéré du goût de l'entraide, auxquels s'ajoute beaucoup de fierté, de tolérance et de force morale. Les citoyens de Ville-Marie peuvent vraiment être fiers, puisqu'ils ont pris la relève et travaillé pour le bien de leur communauté et du pays tout entier.

A tous, mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité pour l'avenir.

Bryan Mulroney



Message du Premier Ministre Provincial

A la population de Ville-Marie,

Depuis 100 ans déjà, Ville-Marie s'épanouit et rayonne au niveau régional grâce à la persévérance de ses citoyens et de ses citoyennes et à leur attachement à leur coin de pays. Leur profonde détermination à réussir témoigne de la vitalité du peuple québécois. Aujourd'hui, leurs efforts s'ajoutent à notre entreprise collective d'édification du Québec.

Au nom de toutes les Québécoises et de tous les Québécois, je désire partager avec vous ce moment de fierté bien légitime et vous offrir mes vœux de prospérité et de succès.

Robert Bourassa

*Québec
Avril 1986*

PRÉSENTATION

En 1986, le Témiscamingue fête son 100ième anniversaire de colonisation. Ville-Marie, alors Baie-des-Pères, émerge la première d'une poussée colonisatrice qui engendre cette nouvelle région. Ce livre a pour but de retracer les 100 ans d'histoire de Ville-Marie et de Duhamel-Ouest, d'où son titre: De la Baie-des-Pères à Ville-Marie, 1886-1986. En effet, dès leurs premiers balbutiements, il y a maintenant 100 ans, ces deux territoires portaient le nom de Baie-des-Pères, puisque les Pères Oblats comptent parmi les premiers habitants de l'endroit. Au cours de l'année 1886, le Père Mourier, Oblat de Marie-Immaculée, et les colons baptisent ce nouveau village du nom de Ville-Marie, en l'honneur de la Vierge Marie, patronne des Oblats. Donc, les pages suivantes racontent les faits marquants de l'histoire de Ville-Marie, première localité du Témiscamingue et de l'Abitibi à célébrer son centenaire.

Le texte du présent livre se divise en trois (3) parties. Une première section portera sur la colonisation et la formation du Témiscamingue au 19ième siècle; une attention plus particulière sera alors accordée à la naissance de Ville-Marie en 1886 et au développement du canton Duhamel. La deuxième partie scrutera ensuite plus en détail le développement historique de la jeune colonie de la Baie-des-Pères. Les grands thèmes de l'histoire seront regroupés sous trois rubriques: l'économie, la société et les services. Chaque thème sera abordé indépendamment des autres, et couvrira 100 ans d'histoire. Enfin, la section vie quotidienne ajoutera un complément à cette histoire socio-économique. Ecrite à partir d'une entrevue orale, c'est la vie de tous les jours au village qui y sera dévoilée. En guise d'introduction, une mise en situation trace le portrait de la société vivant autour du lac Témiscamingue au début des années 1880.

Il faut également souligner le travail des membres du Comité Recherches Historiques: ensemble, nous avons élaboré le projet de ce livre et en avons discuté à maintes reprises depuis octobre 1984. Il s'agit de Gilles Labranche, responsable, de Gaétan Lemire et de Marlyn Rannou. La recherche a débuté en juin 1985, et la rédaction en octobre de la même année. Une fois la rédaction du manuscrit terminée, un comité l'a lu dans le but d'y corriger les erreurs. Le comité de lecture se composait de MM. Paul Dumesnil, Denis Clermont, Me Gilles Desjardins, en plus de Gilles Labranche et Gaétan Lemire. Une fois les modifications apportées, une relecture s'imposait: ce travail revient à M. Guy Perreault. Trois femmes ont en dernier lieu scruté le manuscrit à la loupe afin d'y relever les dernières erreurs: Mmes Nicole Gaudet, Pierrette Larabée et Soeur Madeleine Mongrain. Des assistantes de recherches ont ponctuellement aidé à la cueillette des données. Annie Gagnon et Martine Hallée à l'été 1985 et Marlyn Rannou et Marguerite Chénier en mars et avril 1986. Gilles Amesse a reproduit la majorité des photos de ce livre et Christian Bélanger a dessiné les cartes géographiques, sauf celle intitulée "Le développement du Témiscamingue" qui est l'oeuvre de Denis Drapeau; elle est reproduite avec la permission de la Société d'Histoire. Sans ces personnes, la démarche aurait été plus compliquée. Enfin, un gros merci à Francine Hudon pour son soutien et ses encouragements tout au long de la période de rédaction.

M.R.

Mai 1986



INTRODUCTION

Au Lac Témiscamingue en 1880



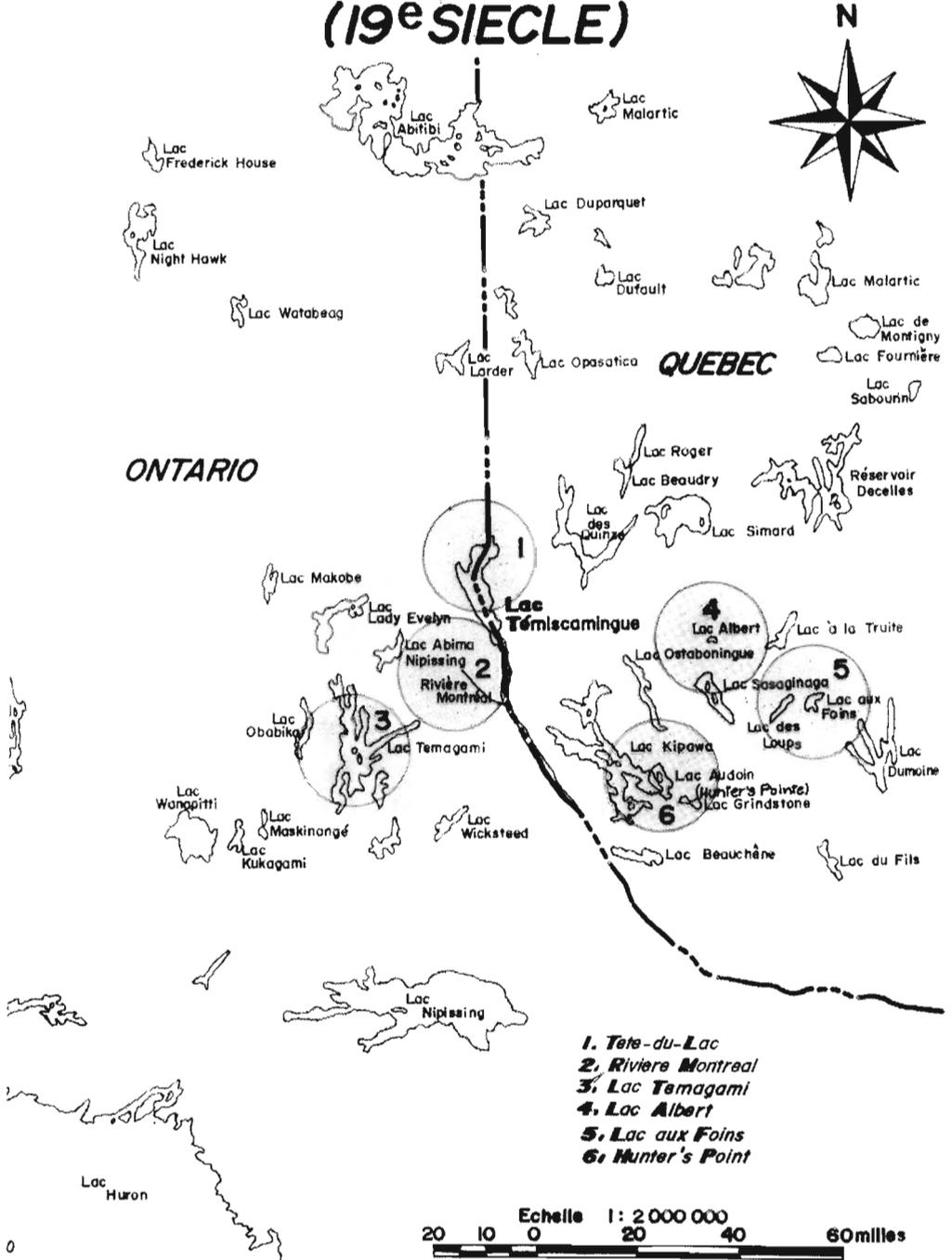
Campement algonquin à la Tête-du-Lac vers 1915, lors de la visite du Père Evain et de Mgr Dupuis. (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

Un siècle s'est écoulé depuis la fondation de la première localité du Témiscamingue. Mais l'histoire de cette région ne débute pas avec son peuplement blanc. En effet, les Algonquins vivent autour du lac Témiscamingue depuis fort longtemps. Leur possession sur le territoire diminue graduellement avec l'arrivée des Blancs: d'abord, les coureurs des bois et la construction de postes de traite des fourrures; ensuite l'établissement permanent des missionnaires, suivi de la mise en valeur graduelle des ressources naturelles (forêt, mines). Enfin, l'implantation de quelques familles autour du lac Témiscamingue et le lent début de l'agriculture consacrent la mainmise des Blancs sur cette nouvelle région.

Les Algonquins

Un survol de la région du lac Témiscamingue au début des années 1880, nous donnerait le portrait suivant. Quelques bandes algonquines, plus ou moins sédentarisées, occupent chacune leur partie de cette région. Jadis complètement nomades, les Algonquins demeurent à ce moment à des endroits bien précis: un groupe habite la réserve de la Tête-du-Lac (aujourd'hui la réserve Témiscamingue à Notre-Dame du Nord); d'autres gravitent autour du lac Kipawa: une bande se trouve près du lac Albert, une autre au Grassy Lake (Lac aux Foins) et, finalement, un groupe demeure à Hunter's Point. D'autres bandes algonquines habitent le côté ontarien du lac Témiscamingue. Un groupe a élu domicile au lac Timagami et, en remontant la rivière Montréal, on rencontre le groupe de Matatchewan (Matadjiwang).

TERRITOIRES ALGONQUINS (19^e SIECLE)



Les Algonquins sont dispersés tout autour du lac Témiscamingue. Ce caractère sédentaire laisse cependant une place au mode de vie nomade qui n'a pas complètement disparu. En effet, l'Algonquin tire sa subsistance de la chasse et de la pêche; il doit donc se déplacer, s'enfoncer en forêt pour pratiquer ses activités de subsistance.

La mission Saint-Claude et les communautés religieuses

Au coeur du lac Témiscamingue et des bandes algonquines, apparaît la mission catholique Saint-Claude, résidence des communautés religieuses des Pères et Frères Oblats et des Soeurs Grises. Elle s'élève du côté ontarien du lac, en face de l'actuel Vieux-Fort. Les Pères Oblats la construisent en 1863 pour s'établir au milieu des Algonquins. En 1866, les Soeurs Grises se joignent à eux pour les seconder dans leur travail de missionnaires. En 1872, les frères convers viennent compléter ce groupe et s'occupent de l'agriculture et des travaux divers.

La mission Saint-Claude en 1885. (Archives Deschâtelets)

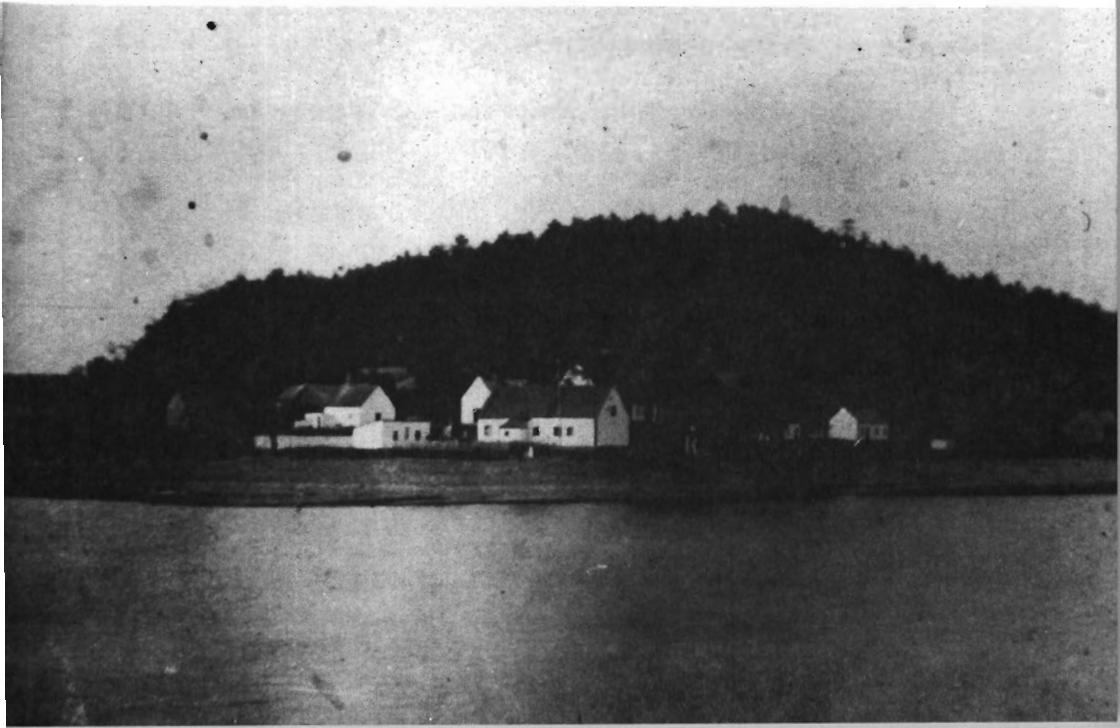


Le but principal de la mission Saint-Claude consiste à évangéliser les Algonquins. Chaque communauté y joue un rôle bien précis. Les Pères Oblats, missionnaires, visitent les divers campements algonquins du lac Témiscamingue, du lac Abitibi, de la Baie James et du secteur du Grand Lac Victoria. Les Soeurs Grises ouvrent un hôpital, un orphelinat et une petite école dans leurs bâtiments de la mission. Les frères cultivent le sol, s'occupent du transport des marchandises et du matériel, de Mattawa à la mission dont le champ d'activité s'élargit au fil des ans, à mesure que se développe la région.

La traite des fourrures

En 1880, la traite des fourrures est le moteur de l'économie. Le premier poste de traite date de 1679; il s'élevait sur une île située à l'embouchure de la rivière Montréal. Un groupe de coureurs des bois français le construit. En 1686, ils accueillent l'expédition dirigée par le Chevalier Pierre de Troyes qui se rend à la Baie James pour conquérir les postes anglais. Le Chevalier de Troyes et ses hom-

Le Fort-Témiscamingue vers 1890. (Rita Proulx, collection privée)



mes reviennent victorieux de leur mission militaire. En 1688, un groupe d'Iroquois, allié des Anglais, attaque et détruit le Fort Témiscamingue. Le poste de traite est abandonné et est relocalisé en 1720 sur le site actuel du Vieux-Fort. Pendant plusieurs années, le Fort Témiscamingue demeure un comptoir très fréquenté et indispensable à cette époque.

En plus de recueillir les peaux de fourrures de ses sous-postes et de leur fournir matériel et vivres, le Fort Témiscamingue approvisionne les Algonquins, les missionnaires, les bûcherons et les colons. Il s'agit du seul magasin-général du lac Témiscamingue. Il changera sa vocation avec l'arrivée des exploitants forestiers dans les années 1870, alors que le commerce des fourrures décline considérablement. Dès lors, le commerce général s'avérera plus rentable.

La forêt

Les débuts de l'exploitation forestière au Témiscamingue remontent en 1836, année où les frères McConnel se construisent des chantiers à Opémican, au sud du lac Témiscamingue. Quatre ans plus tard, la compagnie de la Baie-d'Hudson exploite à son tour la forêt témiscamienne, aux alentours du Vieux-Fort. En 1843, la baisse du prix du bois contraint les McConnel et la Compagnie de la Baie-d'Hudson à fermer leurs chantiers du lac Témiscamingue. Ce n'est que partie remise puisque les 7 frères McConnel reviennent dans la région en 1863 et exploitent 5 chantiers. Dix ans plus tard, 5 compagnies achètent elle aussi des limites de bois, imitées par d'autres marchands de bois au début des années 1880. Ces marchands intensifient leurs opérations d'abattage et de transport des pièces de pins rouge et blanc; ainsi, la région devient rapidement le plus grand fournisseur de pins du Québec.

Les chantiers forestiers opèrent autour des lacs Témiscamingue et Kipawa et gagnent graduellement le secteur du lac des Quinze. La coupe des arbres s'effectue l'automne. À compter de janvier débute le transport du bois en forêt vers les cours d'eau, puis au printemps, les draveurs acheminent les billots sur les rivières et les lacs vers le sud. Ces billots prennent deux directions: une partie des arbres équarris est flottée sur la rivière des Outaouais, sous forme de

trains de bois, jusqu'aux scieries Eddy et Booth à Ottawa où ils sont sciés; le reste poursuit sa route jusqu'au port de Québec, d'où on l'expédie par bateau en Angleterre.

Les bûcherons proviennent de l'Outaouais (Hull-Ottawa) et arrivent dans la région avec les exploitants forestiers. Ceux-ci recrutent leurs bûcherons dans cette même région et aussi au Saguenay, au Lac St-Jean, en Gaspésie, au Nouveau-Brunswick et en Ontario.

Une colonisation timide

Une fois leur travail terminé, les bûcherons prennent plusieurs directions: certains retournent dans leur région d'origine, d'autres s'embauchent pour la drave et certains deviennent colons au Témiscamingue. Ces derniers se joignent aux quelques familles d'anciens coureurs des bois déjà établies au lac Témiscamingue. Ainsi, la traite des fourrures et l'exploitation forestière fournissent au lac Témiscamingue ses premiers colons.

La région du lac Témiscamingue se peuple lentement à partir des années 1860. Quelques solitaires et quelques familles élisent domicile sur les rives de ce lac. Ce sont des ex-employés de la compagnie de la Baie-d'Hudson qui délaissent la traite des fourrures au profit d'une agriculture d'auto-subsistance ou encore des travailleurs forestiers. Ils arrivent dans la région pour diriger un chantier forestier, pour exploiter une ferme pour les marchands de bois, ou encore pour travailler comme bûcheron et comme agriculteur autonome.

C'est ainsi qu'apparaissent des hameaux autour du lac Témiscamingue et à l'embouchure de ses rivières. Du sud vers le nord, on en retrouve à l'embouchure de la rivière Kipawa et de la rivière Petite Blanche du côté du Québec. Quelques familles norvégiennes sont aussi regroupées à la rivière Montréal en Ontario. De ce côté, se trouve aussi la mission Saint-Claude et, en face, le Fort Témiscamingue, à l'endroit nommé le détroit (Woo Pa Che Won en Algonquin). Les Oblats, le Frère Moffette en tête, ouvrent une ferme en 1874 dans l'actuelle Ville-Marie. Quelques familles de colons s'établissent ensuite à proximité de celle-ci.

Quelques familles résident dans la partie nord du lac. Des métis et des blancs occupent l'embouchure de la rivière Blanche. La réserve algonquine Tête-du-Lac se situe à la tête du grand lac Témiscamingue et le long de la rivière des Quinze. Également, sur la rive est du lac et sur les îles Brûlée et du Collège, quelques familles s'adonnent à l'agriculture.

L'économie

Pour compléter ce portrait socio-économique du Témiscamingue de 1880, mentionnons qu'Edward Wright, homme d'affaires d'Ottawa oeuvrant dans les secteurs forestiers et miniers, commence l'exploitation d'une mine d'argent vers 1888. Elle se situe à la jonction des cantons Duhamel et Guigues. Il s'agit de la première mine d'argent découverte au Canada. En 1686, le Chevalier de Tonty vient la visiter et remet un rapport sur son potentiel. De plus, Olivier Latour originaire de Hull, opère un moulin à scie sur les rives du lac Témiscamingue, à quelques milles au sud de l'embouchure de la rivière Kipawa. Son moulin date de 1874. Enfin, la famille Georges Jodoin ouvre un "stopping place" ou une auberge à Opemican. Celle-ci héberge les voyageurs (arpenteurs, exploitants forestiers et miniers, touristes...) et abrite aussi un bureau de poste.

Voilà donc le Témiscamingue vu à vol d'oiseau en 1880: l'économie repose en grande partie sur le secteur forestier, l'agriculture débute à peine avec les fermes des Oblats et celles des familles de colons. Ces familles sont dispersées en hameaux autour du lac. Quelques travailleurs s'affairent à extraire le minerai d'argent de la mine de Guigues. Le Fort-Témiscamingue approvisionne en nourriture et marchandises tout ce monde.

A compter de 1884, l'exploitation forestière s'intensifie au Témiscamingue et les Oblats veulent faire leur part pour freiner l'exode massif des Canadiens français vers les États-Unis. Ces deux facteurs réunis expliquent l'ouverture d'une nouvelle région de colonisation au Québec, le Témiscamingue, et la fondation de sa première localité en 1886, la Baie-des-Pères.

PREMIÈRE PARTIE
La formation
de la région du Témiscamingue

Les bâtiments d'une famille de colon en 1905. (Archives Publiques du Canada PA-145117)



CHAPITRE I

La colonisation du Témiscamingue



- La colonisation au Québec au 19^e siècle

Une des caractéristiques du 19^{ième} siècle québécois est l'ouverture de nouvelles régions de colonisation. A compter de 1850, la mécanisation de l'agriculture libère une partie de la main-d'oeuvre des fermes; ces sans-travail s'ajoutent aux fils d'agriculteurs incapables d'acquérir une terre vu le surpeuplement existant dans la plaine du Saint-Laurent. Cette main-d'oeuvre excédentaire gagne les villes du Québec. Les industries de Montréal et de Québec ne peuvent employer tous les nouveaux citadins. Dès lors, ils s'expatrient aux Etats-Unis où le développement industriel considérable nécessite une main-d'oeuvre beaucoup plus abondante. Il en résulte une forte émigration des Québécois vers les états du Nord-Est américain.

De plus, de 1873 à 1896, se succèdent des périodes de crise et de prospérité économiques. Malgré ce climat économique, l'Est américain connaît une forte poussée industrielle. La construction des usines et la naissance des villes qui s'ensuit y stimulent le commerce du bois et dans l'Est du Canada également. Le pin s'avère l'essence la plus recherchée pour la construction. Il constitue l'essentiel des forêts du Témiscamingue.

Le Québec compte de vastes pineraies inexploitées, situées dans des régions pratiquement inhabitées. Les exploitants forestiers s'implantent dans ces régions et commencent à exploiter les forêts. Non loin derrière, suivent les colons et leurs familles; avec l'arrivée de ceux-ci, apparaissent les localités qui finissent par former de nouvelles régions à la périphérie des centres industriels. A compter de 1850, l'effort de colonisation se porte vers le Saguenay, le lac St-Jean, la

Mauricie, les Laurentides, la Gaspésie et le Témiscamingue; il s'agit de la dernière région de colonisation ouverte au 19^e siècle.

Plusieurs facteurs commandent l'ouverture des nouvelles régions de colonisation: la conjoncture économique, l'augmentation de la demande de billots de pin, les périodes de crises économiques, la surpopulation des vieilles régions agricoles du Québec, l'exode vers les Etats-Unis et le désir du clergé québécois de garder au Québec ses familles catholiques et canadiennes-françaises.

Le Témiscamingue compte environ 500 personnes au début des années 1880 et les exploitants forestiers envahissent les pineraies situées autour des lacs Témiscamingue et Kipawa. Ces derniers emploient une main-d'oeuvre abondante pour leurs chantiers forestiers, ce qui nécessite des produits agricoles pour leurs employés et leurs animaux.

Un groupe de bûcherons au lac Kipawa (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)



L'implantation de colons dans la région va résoudre ce double problème. Les nombreuses familles de colons pratiquent une agriculture d'auto-subsistance pendant l'été, laissant quand même un surplus pour les chantiers; l'hiver, un revenu d'appoint s'avère nécessaire pour les colons. Ils le trouveront en travaillant dans les chantiers. L'agriculture et l'exploitation forestière ne font pas nécessairement ménage. Le cycle travail en forêt l'hiver et travail sur la terre en été ne favorise pas le développement indépendant de l'agriculture. Les marchés sont restreints et le colon peut facilement être porté à délaisser son lot de colonisation. De plus, des conflits surviennent entre ces deux groupes.

Les principaux litiges portent sur la propriété du bois. Le gouvernement du Québec vend deux fois les mêmes lots. D'abord, il afferme les concessions forestières aux compagnies, puis le bois de grosseur commerciale coupé, ces lots passent aux mains du Ministère de la colonisation. Ensuite, à leur tour les colons se portent acquéreurs de ces lots. Colons et marchands de bois se disputent la propriété de la forêt sur les lots. Les Oblats, promoteurs de la colonisation, défendent les intérêts des colons.

A l'instar des autres membres du clergé québécois, ils veulent freiner l'émigration vers les États-Unis et canaliser le mouvement migratoire vers les nouvelles régions du Québec. L'organisation du mouvement de colonisation du Témiscamingue origine des Oblats de Marie-Immaculée, établis à la Mission Saint-Claude depuis 1863.

1.1 La Société de colonisation du Lac Témiscamingue, 1884-1902

L'origine du mouvement de colonisation du Témiscamingue remonte à l'année 1884. Auparavant, seulement quelques familles résidaient en permanence autour du lac et s'adonnaient à l'agriculture. Les Oblats, installés à la mission Saint-Claude, sont aussi actifs dans le domaine agricole: ils possèdent une ferme à la Pointe-à-la-Barbe (4 kilomètres au sud de la mission, du côté ontarien) et une à la Baie-d'en-Haut (Ville-Marie); cette dernière date de 1874, année du début des défrichements par le frère Moffette. Il se construit une maison en 1881 (actuelle Maison du Colon) et une grange l'année suivante près de l'ac-

tuel Palais de Justice à Ville-Marie. Les Oblats récoltent également du foin à la Tête-du-Lac.

A compter de 1884, le mouvement de colonisation s'amorce lentement et se déroule en plusieurs étapes.

Les origines du mouvement et les excursions de colonisation

Les Oblats jouent un rôle-clé dans l'organisation du mouvement de colonisation du Témiscamingue. Déjà responsables de l'arrivée des premiers colons des environs de Ville-Marie en 1883, les Oblats et le Père Paradis en tête s'affairent à publiciser le potentiel agricole de la région et à recruter d'éventuels colons. Pour mener à bien ce projet, ils fondent une société de colonisation. L'Etat québécois, de son côté, subventionne la construction de chemins et de ponts; le gouvernement fédéral construit un tronçon de chemin de fer pour atteindre le lac Témiscamingue. Toutefois, la dynamique du mouvement de colonisation revient aux Oblats.

C'est à la mission Saint-Claude que se conçoit le projet de colonisation. D'abord, la mission représente plus qu'une résidence religieuse: elle abrite temporairement les passants, les familles de colons, les Algonquins... Les colons y reçoivent un accueil, en plus d'être conseillés sur l'endroit où s'établir. Cette tâche revient au Frère Joseph Moffette et au Père Charles-Alfred Paradis.

Ensuite, le Père Paradis et le Frère Moffette sillonnent la région du lac Témiscamingue de tous bords, tous côtés, pour étudier d'une part son potentiel agricole et d'autre part la possibilité d'établir des paroisses de colonisation. Ces explorations sur le terrain amènent le Père Paradis à rédiger deux brochures en 1884. La première au printemps et l'autre, à l'automne, décrivent la qualité du sol et les avantages de la colonisation et concluent sur la possibilité de fonder quarante paroisses agricoles prospères au lac Témiscamingue.

Ces rapports, déposés auprès des supérieurs Oblats à Ottawa, ne passent pas inaperçus et donnent naissance à un groupe voué à la colonisation du Témiscamingue. On retrouve les Pères Gen-

dreau et Paradis à la tête de ce groupe; ils recrutent ensuite des familles de colons, intéressées à établir leurs fils sur des bonnes terres agricoles. L'idée de coloniser le Témiscamingue fait son chemin et, à l'automne 1884, une expédition se prépare à monter visiter le lac Témiscamingue.

Après une tentative avortée en septembre, le groupe d'excursionnistes part d'Ottawa le 26 octobre 1884. Il comprend le Père Paradis, MM. Augustin Laperrière (première personne recrutée par le Père Paradis), L.O. Armstrong, du Canadien Pacifique, Joseph Larose et deux Français à la recherche de terres de colonisation: Monseigneur Bouland et M. Meschine. La première partie du trajet se fait en chemin de fer, c'est-à-dire d'Ottawa à Mattawa, en passant par Pembroke siège épiscopal de Mgr Lorrain, vicaire-apostolique de Pontiac. De Mattawa à la mission Saint-Claude, le voyage se fait à bord de canots.

Le Père Therrien se joint au groupe d'excursionnistes à Mattawa, où ils louent deux canots pour se rendre au lac Témiscamingue. La navigation sur le parcours de Mattawa au pied du lac Témiscamingue présente plusieurs difficultés. Quatre rapides entravent la bonne marche de la navigation. D'abord, se dressent trois rapides consécutifs: la Cave, les Erables et la Montagne, sur une distance de quinze milles. Ensuite, après vingt-et-un milles d'eau calme, il reste à franchir le Long-Sault: il s'agit d'une suite de six rapides séparés par des remous et qui s'étendent sur une distance de sept milles.

Pour franchir tous ces obstacles, les excursionnistes doivent porter à dos d'homme leurs bagages et tirer les canots à la cordelle. La tête du Long-Sault franchie (où s'élève aujourd'hui la ville de Témiscamingue), le groupe se retrouve au pied du lac Témiscamingue, où la navigation ne présente aucun problème. Embarqués à Ottawa le 26 octobre, les excursionnistes arrivent cinq jours plus tard à la mission Saint-Claude. Après une nuit de repos, une visite du Témiscamingue les attend le lendemain matin.

Le groupe d'excursionnistes se met à l'ouvrage: après une visite à M. et Mme Farr, bourgeois du Fort-Témiscamingue, le Père Paradis et M. Laperrière se rendent sur les lots retenus depuis deux mois par ce dernier. Ils se situent en arrière du Fort. Puis, une partie du groupe se rend à la rivière Petite Blanche où demeurent quelques

familles, dont les Miron. Tous se réunissent à nouveau à la mission Saint-Claude où les Soeurs Grises les reçoivent à souper.

Le lendemain, une nouvelle excursion se prépare: le groupe se rend à la Baie-Kelly (actuelle Ville-Marie) pour voir la ferme des Oblats et pousse sa marche à cinq milles plus à l'est, où demeurent depuis deux mois MM. Alfred Fournier et Norbert Ménard. Les terres ne sont pas encore arpentées; aujourd'hui, elles sont situées dans le rang VII sud de Lorrainville, dans le canton Duhamel. Ces deux colons accueillent à bras ouverts les excursionnistes. Après le dîner, suivent des discussions et échanges d'informations sur la qualité des terres agricoles et les rendements de l'agriculture dans ce nouveau pays de colonisation.

Vers 17h00, tous prennent le chemin de la mission Saint-Claude où ils arrivent deux heures plus tard. Pour s'y rendre, ils empruntent le chemin des Quinze qui traverse le canton Duhamel d'ouest en est. Ce chemin se rend de la Baie-Kelly à la Baie-Gillies; Allan Grant l'a fait construire en 1884 par le capitaine Alex Dupont. Il sert à approvisionner ses chantiers forestiers et compte près de 50 kilomètres (27 milles).

De retour à la mission, le groupe d'excursionnistes rencontre les familles de colons arrivés à la mission pour la messe du lendemain, le dimanche 2 novembre 1884. Les visiteurs questionnent les colons afin d'obtenir le plus de renseignements possible. Augustin Laperrière écrit ces lignes au sujet de la rencontre avec les colons:

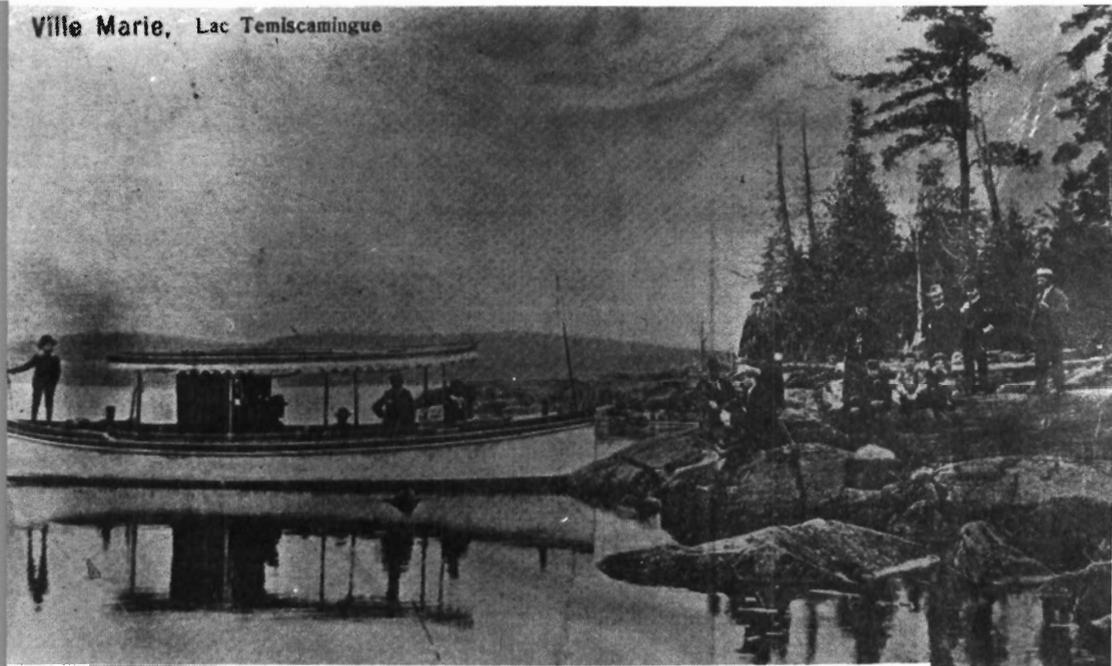
“Pendant la soirée, nous prenons de ces braves gens les renseignements qui nous sont nécessaires. Voici en résumé ce qu'on nous apprend:

On trouve le climat aussi doux qu'à Ottawa et il y a moins de neige qu'à Montréal. Il est rare qu'elle atteigne trois pieds de hauteur; les gelées n'ont encore nulle part fait de dommages appréciables. Les grands incendies d'autrefois ont fait quelques dommages, ça et là, mais, le sol n'a été endommagé qu'à une mince profondeur; on n'a aucune appréhension sur la fertilité des terres de l'intérieur, celles qui sont déjà prises ayant donné à leurs possesseurs pleine satisfaction.

Les légumes viennent bien partout, et comme preuve on nous donne un navet que nous avons pesé à notre retour à Mattawan. Son poids a donné treize livres et neuf onces. Du blé a été semé aussi tard que le 19 juin et il a atteint sa parfaite maturité. On a souvent récolté trente minots pour un de semence. Somme toute, ces renseignements sont satisfaisants; et, ce qui l'est encore également, sinon davantage, c'est que de tous ces braves colons on n'en a pas trouvé un seul qui ait exprimé un regret d'être venu s'établir là; tous se déclarent contents et satisfaits, et le seront encore davantage si on leur procure une voie de communication d'été plus facile avec Mattawan."

(tiré de: Société de colonisation du lac Témiscamingue, Au lac Témiskaming! 1885, p.22)

Ville Marie, Lac Temiscamingue



Une excursion au lac Témiscamingue: la Pointe-au-Vin, près de Ville-Marie en 1904. (Comité du Centenaire)

Les jours suivants se déroulent de la même façon. Le Père Paradis et le Frère Moffette font découvrir quelques coins du lac Témiscamingue aux éventuels colons. Le dernier endroit visité est la Pointe-au-Vin, située au nord de Ville-Marie. Finalement, le groupe fixe le

départ au 4 novembre, alléguant que la saison est assez avancée et que les renseignements obtenus sont satisfaisants. Ils partent donc ce jour-là, avec la promesse de revenir le printemps suivant.

La descente en canot vers Mattawa s'effectue plus péniblement. Les voyageurs doivent lutter contre le vent d'hiver et la neige en plus des difficultés posées par la rivière et les portages. Rendus sains et saufs à Mattawa, les excursionnistes prennent le chemin de fer jusqu'à Ottawa. Jugée positive, cette excursion aura un suivi et des retombées concrètes.

La fondation et les réalisations de la Société de colonisation

De retour à Ottawa, les autorités religieuses convoquent une assemblée où se retrouvent les citoyens intéressés à la colonisation du Témiscamingue. Un comité issu de cette réunion se charge de préparer les règlements et les constitutions d'une société de colonisation; cela se déroule en novembre. Le comité se compose du Père Gendreau, o.m.i., de MM. Laperrière, Chabot et Ennis.

Leur travail se déroule bien et le 12 décembre 1884, le Comité revient devant l'assemblée des intéressés et tous s'entendent sur la fondation de la Société de colonisation du lac Témiscamingue (SCLT). Quarante-deux membres s'inscrivent à la SCLT. Les personnes suivantes forment le conseil d'administration: Père Pierre-Edouard Gendreau, président, MM. P.H. Chabot, vice-président, Augustin Laperrière, F.R.E. Campeau, Alphonse Benoit, Charles Desjardins et le Père Poitras, directeurs. J.-L. Olivier agit à titre de secrétaire-trésorier.

Pour devenir membre de la société de colonisation, le futur colon paye 100\$ pour un lot de cent acres, soit comptant ou soit par versement annuel d'au moins 20\$, avec un intérêt de 6% par année. En retour, la SCLT s'engage à défricher dix acres de terre sur le lot réservé, à payer le prix d'achat au gouvernement (elle achète ses lots 30\$ le 100 acres) et à remettre le billet de location au colon. Ce billet fait du colon le locataire du lot et fixe les conditions d'établissement et d'obtention des titres de propriété, également appelés lettres patentes.

Selon cette entente, le colon doit prendre possession de sa terre dans les six (6) prochains mois, lui ou des membres de sa famille doivent y résider pendant une période minimale de deux ans et le loca-

taire doit y construire une maison d'au moins seize pieds sur vingt et défricher au moins dix acres. Ces conditions remplies, le colon reçoit ses lettres patentes, changeant ainsi son statut. Sans ses lettres patentes, le colon ne peut couper du bois sur son lot pour d'autres fins que du défrichement, se chauffer, construire ses bâtiments et ériger des clôtures.

Au départ, la Société de colonisation du lac Témiscamingue se fixe deux buts: d'abord, aménager les voies d'accès de Mattawa au pied du lac Témiscamingue et ensuite, peupler les cantons Duhamel et Guigues et favoriser l'ouverture de deux nouveaux cantons à la colonisation, Laverlochère et Fabre.

Dès sa fondation, la Société de colonisation identifie le principal problème à résoudre pour réaliser son projet: les voies d'accès de Mattawa au pied du lac Témiscamingue, notamment les trois rapides successifs, La Cave, Les Erables et La Montagne, et les six rapides du Long-Sault. Le chemin de fer s'arrête à Mattawa. De là, les voyageurs se louent des canots et remontent la rivière des Outaouais comme le fit l'expédition du mois d'octobre 1884 avec le père Paradis et Augustin Laperrière.

Dès 1885, la Société de colonisation demande et obtient une subvention du gouvernement fédéral pour construire un chemin de fer à voies étroites d'une longueur de 13 kilomètres le long des rapides du Long-Sault. La SCLT construit dans le même temps des chemins à lisses le long des autres rapides. Des tramways tirés par des chevaux facilitent le passage de ces obstacles naturels.

Paul T.C. Dumais est nommé ingénieur en chef de ces travaux. La construction débute à l'hiver 1885-1886. En juin 1886, une forte escouade s'affaire aux rapides de la Cave et des Erables sous la direction de Louis Gendreau. Également, plus de cent hommes travaillent sous la direction de Pierre Bouillianne au Long-Sault. (L'orthographe du nom Bouillianne varie selon les contrats de vente et actes notariés consultés. Ainsi, on retrouve Bouillianne, Boullianne ou encore Boulianne. Deux actes de vente m'incitent à opter pour l'orthographe Bouillianne: la minute 1124 du 14 novembre 1893: "Vente du Collège d'Ottawa représenté par le Père Pierre-Edouard Gendreau à Pierre BOUILLIANNE". et la minute 2817 en date du 9 juillet 1897: "Vente de Pierre BOUILLIANNE à John Mann").

Deux bateaux à vapeur assurent le service dans ce secteur. L'Émérillon fait la nevette entre Mattawa et le rapide de la Mi-Charge et assure le transport des matériaux utilisés à la construction des tramways. Ensuite, il transporte les lisses en acier pour le chemin de fer du Long-Sault. L'autre bateau se nomme le Lottie; il appartient à Olivier Latour et transporte des passagers et des marchandises sur le lac La Cave (également appelé le lac Sept Lieues). Latour est une figure importante dans le secteur forestier au Témiscamingue, notamment avec sa scierie et ses bateaux de drave et de transport de passagers et marchandises.

Les travaux d'aménagement des voies d'accès se terminent en septembre 1886. La locomotive Gendreau (du nom du président de la Société de colonisation du lac Témiscamingue) circule sur les voies du Long-Sault la même année et complète le système ferroviaire entre Mattawa et le Long-Sault. Elle conduit les colons et les voyageurs au pied du lac Témiscamingue. De là, deux bateaux à vapeur font le service sur le lac: le Mattawan et l'Argo.

Ces deux bateaux appartiennent à des exploitants forestiers. Olivier Latour a construit le Mattawan pour remorquer les billes de bois jusqu'à son moulin; il s'agit du premier bateau à vapeur à sillonner les eaux du lac Témiscamingue. Il arriva au Fort-Témiscamingue le 4 juin 1882.

A l'automne de cette même année, Joseph Miron coupe du bois à la Tête-du-Lac pour construire un nouveau bateau à vapeur. Terminé pendant l'hiver 1883, il reçoit le nom de Argo. Fruit de l'initiative de MM. Smith et Isaac, l'Argo passe aux mains de Alex Lumsden au printemps, lui aussi exploitant forestier. Il entre en opération la même année.

Jusqu'en 1887, le Mattawan et l'Argo transportent les colons du Long-Sault aux cantons Duhamel et Guigues. Cette année-là, un nouveau bateau à vapeur s'ajoute à ceux en service sur le lac Témiscamingue. Il se nomme La Minerve. Ce bateau sert uniquement aux fins de la colonisation. Il appartient à la Société de colonisation; elle fait couper le bois à l'automne 1886 à la Tête-du-Lac pour sa construction. M. Charles Morin dirige les travaux qui se déroulent au quai de la Baie-des-Pères pendant l'hiver 1886-1887.

Donc, lors de ses deux premières années d'activité, la Société de colonisation du lac Témiscamingue s'occupe principalement à améliorer les voies d'accès. D'abord, elle aménage la rivière des Outaouais entre Mattawa et le Long-Sault. Ensuite, elle fait construire un bateau à vapeur et le met en service sur le lac Témiscamingue. Désireuse de consacrer plus de temps à la colonisation, la SCLT fonde en 1886 une compagnie vouée exclusivement aux transports: la Compagnie de navigation et du chemin de fer de Témiscamingue. Celle-ci prend en charge la Minerve, les tramways et le chemin de fer à lisses entre Mattawa et le Long-Sault, et pilote le projet de construction du chemin de fer de Mattawa au pied du lac Témiscamingue et au lac Kipawa. La Société de colonisation concentre dès lors ses énergies sur la colonisation et le défrichement des cantons Duhamel et Guigues.

L'organisation du mouvement de colonisation du Témiscamingue demeure aux Oblats de Marie-Immaculée, par l'entremise de la Société de colonisation du lac Témiscamingue. Elle achète des lots qu'elle vend ensuite aux colons, recrute ses membres, organise des excursions et transporte les familles au Témiscamingue en plus de voir au défrichement des lots. L'action des Oblats ne s'arrête pas là; en plus d'orchestrer le peuplement, ceux-ci voient à l'encadrement religieux des familles de la région.

Les pères Oblats assurent les différents services religieux: messes, baptêmes, mariages et sépultures, en plus de soutenir moralement les colons. Du côté matériel, les Pères et les Frères fournissent du travail à ces derniers et les embauchent sur leur ferme et pour défricher des lots.

Les Soeurs Grises voient elles aussi leur champ d'activité augmenter: elles soignent les malades et les blessés dans leur hôpital, hébergent les orphelins et orphelines, enseignent aux enfants, soutiennent moralement les familles de colons et s'occupent de leur propre résidence et de celle des Pères et des Frères Oblats. Ces communautés religieuses contribuent ainsi au développement de la colonie.

-Le recrutement de colons français

Dès sa fondation en décembre 1884, la Société de colonisation du lac Témiscamingue, née de l'initiative des hautes instances



Sr. St. Vincent



Sr. Suzanne
Supérieure fondatrice



Sr. St. Anthony



Les Soeurs fondatrices. (Couvent de Ville-Marie)

oblates, oeuvre donc à coloniser la région. Son histoire se déroule en deux temps: une période active se déroule jusqu'en 1892, suivie de sa lente liquidation qui se termine en 1902.

Sa première tâche aura consisté à faciliter le transport des colons par l'aménagement de la rivière des Outaouais entre Mattawa et le Long-Sault. Ensuite, la Société de colonisation se sera occupée plus activement de l'établissement des familles de colons dans les cantons Duhamel et Guigues. Un conflit avec ses actionnaires français dans le canton Guigues amène finalement sa dissolution.

A compter de 1885, la Société de colonisation embauche des colons déjà établis pour défricher ses lots; elle veut ainsi les encourager financièrement. Cependant, les colons passent la majeure partie de l'été à défricher leurs propres lots et laissent de côté le travail pour la Société de colonisation. Les travaux de défrichement promis piétinent et le conseil d'administration décide de procéder autrement.

A partir de 1887, ce conseil n'exige plus l'établissement sur des terres des gens qui désiraient travailler pour lui. A la place, un contremaître, M. Irénée Bellemare, un des plus vieux colons du canton Duhamel, dirige les travaux; les Oblats embauchent, sans condition d'établissement, tous ceux qui veulent travailler au défrichement de leurs terres.

Le coût des défrichements varie d'un lot à l'autre. Sur les parties brûlées, il en coûte 10\$ l'acre pour défricher le terrain, tandis que le prix s'élève à 20\$ l'acre sur les terres en bois vert. Les premiers colons choisissent leurs lots sur les terrains brûlés et les suivants prennent les lots en bois vert. Or la Société de colonisation du lac Témiscamingue n'avait pas prévu cette situation et se retrouve avec un manque à gagner. Pour pallier à ce problème, elle défriche seulement cinq acres sur les lots de ses sociétaires et remet à plus tard le reste des travaux.

M. Bellemare et ses hommes défrichent d'abord le canton Duhamel puis gagnent ensuite le canton Guigues. Cette équipe s'affaire à défricher les lots de Duhamel et au printemps 1888, les lots de la Société de colonisation sont prêts à être ensemencés. Les premiers lots vendus au Témiscamingue se situent dans le canton Duhamel. Des

familles de colons y résident depuis 1883. Ce canton reçoit le premier groupe de colons parrainé par la Société de colonisation. Ses lots tous occupés, l'effort de peuplement se dirige vers le canton Guigues. Des actionnaires français se portent acquéreurs des lots dans ce dernier.

Ainsi, tandis que des colons canadiens prennent possession du canton Duhamel, celui de Guigues est en partie sous possession d'actionnaires français. La Société de colonisation fait appel à l'esprit patriotique des Français pour la soutenir financièrement dans son oeuvre. Elle ne réalise pas ses promesses et ceux-ci demandent sa dissolution; les négociations durent une dizaine d'années.

Dès sa fondation, la Société de colonisation du Témiscamingue bénéficie d'une bonne publicité en France par l'entremise du curé Labelle. Il met en communication M. Onésime Reclus, de France, et le Père Gendreau, président de la SCLT. Reclus se charge de recruter des Français, d'une part intéressés à s'établir au Témiscamingue et, d'autre part, désireux d'encourager la colonisation en favorisant le rapatriement des familles canadiennes-françaises installées aux Etats-Unis et l'établissement d'autres Canadiens au Témiscamingue.

L'entente entre les deux parties stipule que l'actionnaire français paye 1000 francs (191,50\$ canadiens environ) pour un lot de 100 acres et la Société de colonisation s'engage à défricher 10 acres de terre et à construire une "hutte à la mode du pays" sur ce lot. Parmi ces actionnaires, notons M. Lucien-Napoléon-Bonaparte Wyse, petit-neveu de Napoléon Ier. Il se porte acquéreur de l'Île du Chef en entier. Les autres actionnaires achètent des lots situés en majorité dans le canton Guigues et quelques-uns dans le canton Duhamel.

En 1886, la Société de colonisation et le gouvernement du Québec mettent à leur disposition 100 lots de 100 acres chacun. Rapidement, les Français répondent, s'inscrivent et envoient leur argent. Le 3 février 1886, Onésime Reclus écrit au Père Gendreau et lui dit qu'il compte déjà 64 souscripteurs; il souligne qu'il lui en manque 36 pour atteindre l'objectif visé de 100 membres.

A l'été 1886, Lucien-Napoléon-Bonaparte Wyse se rend au Témiscamingue pour visiter ses propriétés. A cette occasion, un banquet est organisé sur son domaine, communément appelé l'Île du Chef.

De retour en France, il fait un rapport de sa visite; il se dit impressionné par la qualité des terres et par la région. A la suite de ce rapport, Onésime Reclus fait une nouvelle demande de 100 lots à la Société de colonisation. Celle-ci hésite, puis acquiesce à sa demande. Elle met d'autres lots à la disposition des Français, promettant de faire les défrichements lorsque les circonstances le permettront.

Selon l'entente initiale conclue en 1886, la Société de colonisation du lac Témiscamingue devait remettre à ses actionnaires français leurs lots en partie défrichés et comprenant une maisonnette, cinq ans plus tard, soit en 1891. Or la SCLT ne peut remplir ses promesses. Ses fonds épuisés, elle cesse les travaux de défrichement et la construction de maisons. De plus, la Société n'envoie aucun rapport à ses actionnaires français; inquiets, ces derniers écrivent pour s'informer du déroulement des travaux. Ne recevant aucune réponse, ils portent plainte auprès du gouvernement du Québec et du curé Labelle.

- Le conflit avec les actionnaires français

Auguste Bodard, porte-parole des actionnaires français, accuse la Société de colonisation d'avoir utilisé l'argent à d'autres fins, notamment pour le défrichement des lots des Canadiens, pour le prêter avec intérêt et pour la construction du chemin de fer du Témiscamingue. La Société ne reste pas muette à ces accusations et s'explique à M. Bodard.

Dans une lettre, elle admet ne pas avoir respecté ses engagements, mais nie avoir utilisé l'argent pour construire le chemin de fer. Elle rappelle qu'une compagnie distincte a été fondée pour mener à terme ce projet. La Société explique le retard des travaux par le prix des défrichements deux fois plus élevé que prévu et parce que le département des Terres de la couronne a retardé le paiement d'une subvention qu'elle attendait.

En 1892, la Société de colonisation propose à ses actionnaires français le projet de règlement suivant: elle leur offre en échange d'autres lots que ceux primitivement choisis et s'engage à poursuivre les travaux jusqu'à ce que les conditions du marché soient remplies. De

leur côté, les sociétaires français refusent, demandent la liquidation de la Société de colonisation du lac Témiscamingue et le remboursement de leurs mises de fonds.

Le Père Gendreau, qui à cette époque n'administre plus la Société de colonisation, se rallie au projet de Bodard et demande au Département des Terres de la couronne de voir à ce que la Société remplisse ses engagements contractés avec les Français lorsqu'il était président du conseil d'administration. Son successeur, M. F.R.E. Campeau, et le conseil d'administration ne s'opposent pas à l'idée de la liquidation. Ils jugent que la société a terminé sa mission parce que la colonie est fondée et engagée sur la bonne voie. Le conseil d'administration attend un règlement dans cette affaire pour dissoudre la Société de colonisation.

Le nombre d'actionnaires français en conflit avec la Société s'élève à 44; 13 d'entre eux ont déjà conclu une entente avec cet organisme. Les choses piétinent pour les autres actionnaires. Ils demandent au gouvernement québécois d'agir dans ce dossier et de forcer la Société de colonisation à respecter ses engagements. Le gouvernement rejette les arguments des actionnaires français qui demandent que celui-ci les rembourse. En 1894, c'est l'impasse.

- Vers un règlement du conflit

Siméon Le Sage, assistant commissaire aux Travaux publics à Québec, prend l'affaire du Témiscamingue en main; il s'intéresse à ce dossier par souci de poursuivre les bonnes relations entre le Québec et la France et également pour venir en aide à son ami Rameau de Saint-Père, un des actionnaires français. Le Sage propose au Ministère des Terres de la Couronne une alternative pour régler ce conflit.

Le département des Terres de la couronne paie les arrages de taxes des lots appartenant aux Français dans les cantons Duhamel et Guigues; la Société de colonisation remet à Le Sage tous ses lots situés dans ces cantons; finalement, ce dernier se propose de les vendre et compte ainsi rembourser les Français avec l'argent des ventes. Pour vendre les lots, Le Sage passe par l'intermédiaire de M. Louis

Lacouture, homme d'affaires et député provincial de Richelieu. Celui-ci garde la différence du montant des ventes et des remboursements comme commission. Cette entente intervient en 1897.

La vente des terrains par cet entrepreneur privé n'obtient pas le succès escompté, malgré l'esprit entreprenant de M. Lacouture. Il joue de malchance. Il fait construire un bateau à vapeur pour améliorer la liaison avec le Témiscamingue, mais ce bateau n'est pas prêt pour l'ouverture de la navigation au printemps. En 1898, seulement 12 des 67 lots ont été vendus. L'année suivante, Lacouture lance un nouveau projet, auquel s'associe cette fois Le Sage. Il ne connaît guère plus de succès. En 1900, il reste encore 35 terrains à vendre. Le Sage tente un dernier essai auprès du gouvernement.

En novembre 1901, le gouvernement du Québec accepte la dernière proposition de Siméon Le Sage par arrêté en conseil. Selon cette entente, Le Sage remet tous les lots appartenant à la Société de colonisation au Département des Terres de la couronne et celui-ci rembourse les sociétaires français. En 1901, Paul Reclus, un des actionnaires, reçoit 1000\$ du gouvernement du Québec en guise de remboursement; il réinvestit cette somme dans un nouveau projet de colonisation en Gaspésie, projet parrainé par M. Bodard.

Finalement, Le Sage envoie l'argent aux autres actionnaires français en juin 1902. Il ferme définitivement le dossier en février 1903 par le remboursement du dernier terrain à Onésime Reclus. Le règlement de ce conflit signifie également la dissolution de la Société de colonisation du lac Témiscamingue.

- Bilan de la Société de colonisation du lac Témiscamingue

Malgré tout, le bilan de la Société de colonisation s'avère positif: en 1892, le trajet de Montréal à la Baie-des-Pères se fait en 24 heures, grâce au système de transport le long des rapides entre Mattawa et le Long-Sault. Avant 1880, une vingtaine de jours de canot sont nécessaires avant d'arriver à destination. De 1885 à 1892, le nombre de familles au lac Témiscamingue passe de 37 à 251. Elles se répartissent de la façon suivante entre les cantons: Duhamel: 105

familles; Guigues: 28; Tête-du-Lac: 45; Algonquins en dehors de la réserve: 9; Fabre et le Long-Sault: 19 (le recensement du père Mourier pour 1892 ajoute 45 familles réparties dans les divers cantons).

La Société de colonisation a atteint les buts qu'elle s'était fixés: elle a aménagé les voies d'accès, peuplé les cantons Duhamel et Guigues, en plus de faire arpenter une partie des cantons Fabre et Laverlochère en 1888.

D'autres sociétés de colonisation aident au peuplement de la région. A l'automne 1887, un groupe d'excursionnistes, composé de délégués de la Société de colonisation des marchands de Montréal et de quelques personnes de Saint-Hyacinthe, se rend au Témiscamingue. M. L.E. Beauchamp, riche marchand de Montréal, fonde cette société de colonisation. Il achète des lots des Oblats dans le canton Guigues, pour en faire le centre de ses opérations. Au printemps 1887, un groupe d'hommes fait des abattis sur le bord du lac, près de la mine d'argent.

Lors de cette visite, M. Louis Lussier, rédacteur du Courrier de St-Hyacinthe, accompagne le groupe et, à son retour, publie un rapport très favorable sur la colonisation et le potentiel agricole de la région. Ce rapport ne passe pas inaperçu et l'on projette de fonder une société de colonisation à St-Hyacinthe. M. Lussier n'est pas étranger à ces organismes. En effet, il a travaillé activement à la rédaction de la constitution de la Société de colonisation du lac Témiscamingue.

Suite à ce projet, la Société de colonisation du lac Témiscamingue fait arpenter en 1888 une partie d'un nouveau canton situé au sud de Duhamel: le canton Fabre. La Société de colonisation de St-Hyacinthe établira des familles dans le canton Fabre, tandis que celle des marchands de Montréal verra au défrichement et à l'occupation d'une partie du canton Guigues dont la deuxième partie est arpentée en 1888, en même temps que la première partie du canton Fabre.

Malgré la présence d'autres sociétés de colonisation, la Société de colonisation du lac Témiscamingue, parrainée par les Oblats, joue un rôle majeur dans l'ouverture et le peuplement de la région. Elle parraine les familles de colons du canton Duhamel. De plus, elle

trace la route aux autres sociétés, les reçoit au Témiscamingue, fait arpenter de nouveaux cantons et met ceux-ci au service de ces sociétés.

Un à un, les nouveaux cantons s'ajoutent à ceux déjà colonisés. Le mouvement de colonisation a débuté avec l'occupation du canton Duhamel, puis s'est déplacé successivement vers les cantons Guigues, Fabre et Laverlochère. Des villages sont apparus et se sont développés. La colonisation progresse et d'autres cantons reçoivent à leur tour des familles de colons. Ce mouvement de colonisation s'échelonne ainsi de 1884 à 1942.

1.2 La marche du peuplement et l'apparition des localités.

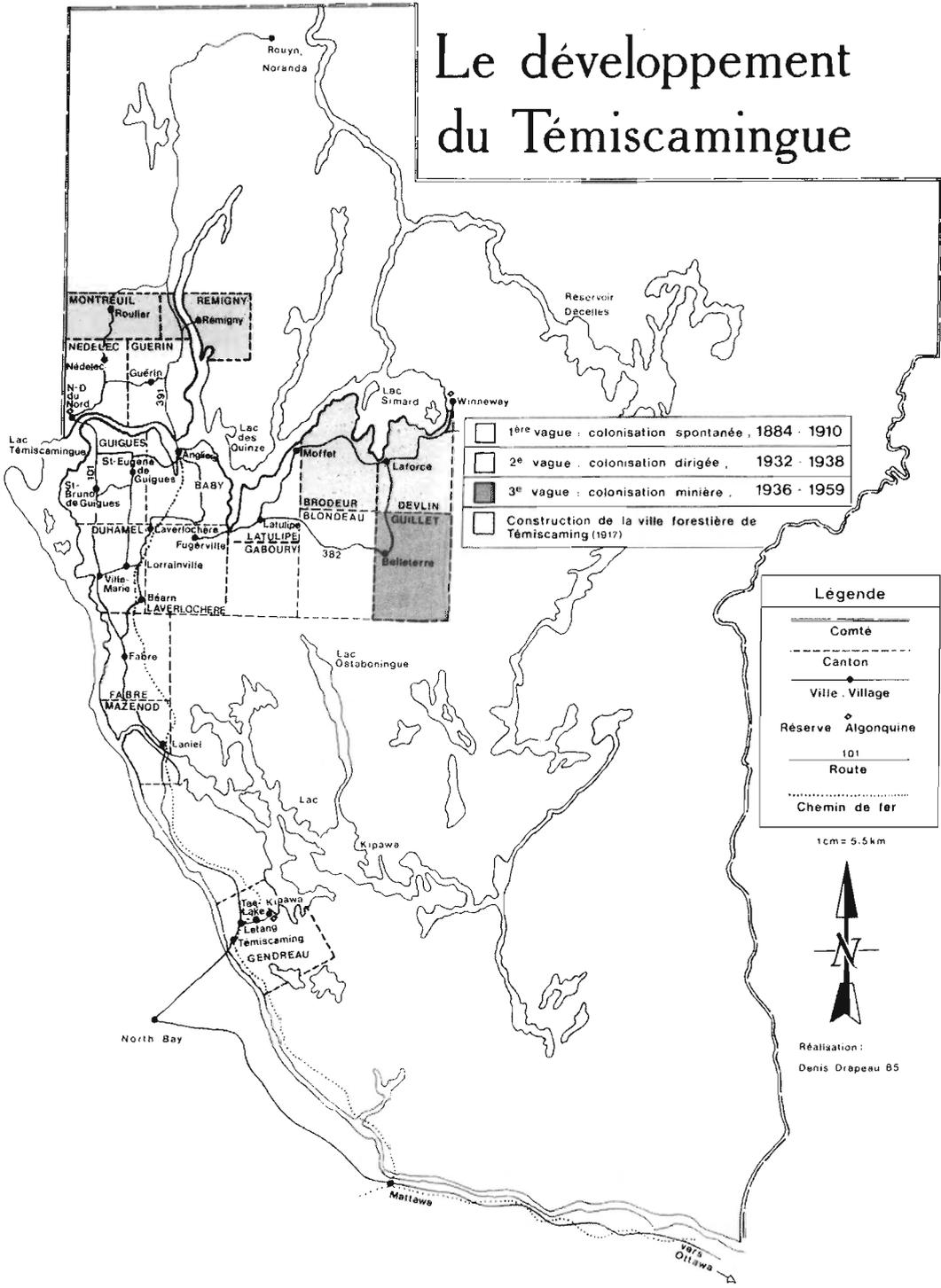
La Société de colonisation du lac Témiscamingue favorise le peuplement de la région en aménageant les voies d'accès. Une première localité apparaît en 1886: la Baie-des-Pères, connue aujourd'hui sous les noms de Ville-Marie et Duhamel-Ouest. Puis, d'autres localités s'ajoutent une à une, et ainsi se forme la région du Témiscamingue. L'évolution spatiale suit une marche bien précise.

- Forêt et colonisation

Les exploitants forestiers ne sont pas étrangers au pattern d'occupation du sol; ce sont eux qui le tracent. Voyons comment. Dès 1874, ils gagnent le bassin forestier des lacs Témiscamingue et Kipawa. Quatre compagnies achètent alors des concessions forestières dans la région. En 1884, dix compagnies sont à l'oeuvre au Témiscamingue. A cette époque, les bûcherons font des coupes sélectives, retenant seulement les pièces de pin. Ayant épuisé les réserves de pin dans ce secteur, ils montent vers le nord pour s'approvisionner en matière ligneuse.

En 1885, l'exploitation forestière fonctionne à plein rendement au Témiscamingue. Les zones de coupes se situent autour des lacs Kipawa et Témiscamingue; en Ontario dans le secteur de la rivière Montréal et autour de la rivière Blanche située au nord du lac, et des deux côtés des lacs des Quinze et Simard au Québec.

Le développement du Témiscamingue



- 1^{ère} vague : colonisation spontanée, 1884 - 1910
- 2^e vague : colonisation dirigée, 1932 - 1938
- 3^e vague : colonisation minière, 1936 - 1959
- Construction de la ville forestière de Témiscaming (1917)

Legende

- Comté
- Canton
- Ville, Village
- Réserve Algonquienne
- 101
- Route
- Chemin de fer

1cm = 5.5km



Réalisation :
Denis Drapeau 85

Les exploitants forestiers achètent des concessions forestières sur le territoire. Ils coupent les pièces de pin de grosseur commerciale, celles ayant un diamètre de 12 pouces et plus. Puis, le canton dénudé de ces pièces, passe sous la tutelle du ministère de la colonisation. Celui-ci fait arpenter les différents cantons et revend les lots subdivisés aux colons. Les colons s'établissent dans les trouées laissées par le passage des exploitants forestiers.

Dès leur établissement, les colons s'affairent à agrandir ces trouées pour augmenter l'espace cultivable. Sur chaque lot de colonisation, il se trouve une partie défrichée et une autre en bois vert. Dès lors, se pose la question de la propriété de ce bois. Et les colons et les exploitants forestiers le revendiquent. Selon le billet de location des colons, ceux-ci ne peuvent couper le bois pour d'autres fins que pour défricher, se construire des bâtiments et ériger des clôtures. Ils ne peuvent vendre ce bois avant d'avoir leurs lettres patentes.

La question de la propriété du bois est ainsi à l'origine de quelques conflits entre ces deux groupes. Réal Boucher, dans un texte intitulé La colonisation du Témiscamingue, décrit l'origine et le dénouement de trois conflits survenus dans la région. En 1887, le Père Pierre-Edouard Gendreau o.m.i., se plaint de l'agissement des exploitants forestiers. Ceux-ci, dit-il, s'empressent de couper tout le bois sur des lots nouvellement vendus aux colons, privant ces derniers de matériaux pour leurs constructions. De plus, ces lots étaient réservés pour fins de colonisation et aucun permis de coupe de bois n'avait été accordé.

D'autres conflits aboutissent devant les tribunaux dont deux retiennent l'attention. Il s'agit de la cause opposant le Père Paradis et la compagnie Gilmour Brothers Lumber et de celle entre la Colonial Lumber et le colon Jacob Morin, du canton Guérin.

La première cause se déroule dans la vallée de la Gatineau en 1886. Les répercussions s'en font sentir au Témiscamingue. Le Père Paradis achète des lots du gouvernement du Québec dans le but de les revendre à des colons. Lui-même et les colons sont convaincus qu'ils peuvent disposer du bois qui s'y trouve. La compagnie Gilmour revendique la propriété de ce bois puisqu'il se trouve sur ses concessions; elle débute la coupe des arbres sur les lots réservés aux colons. Le Père

Paradis porte l'affaire jusqu'au Conseil privé de Londres, qui, en 1889 lui donnera raison.

L'action de la seconde cause se passe au Témiscamingue, plus précisément dans le canton Guérin en 1909. Le colon Jacob Morin coupe sur son lot deux milles billots destinés apparemment à la construction de ses bâtiments. Il les porte au moulin à scie de la localité; en route, les billots sont saisis et estampillés par la Colonial Lumber. Morin riposte et fait intervenir le curé Fernand Laniel dans le dossier. D'autres colons joignent leur voix à celle de Jacob Morin contre la Colonial Lumber. Plusieurs colons se plaignent des agissements de cette dernière compagnie. Finalement, l'affaire se poursuit devant les tribunaux et le colon Morin perd sa cause.

Malgré les conflits, les colons ont besoin de la présence des chantiers forestiers à proximité, tant pour y travailler l'hiver et en retirer un indispensable revenu d'appoint que pour écouler leurs produits agricoles.

Lorsque les chantiers forestiers apparaissent au Témiscamingue en 1874, la population s'élève à quelques 800 personnes. D'autres familles de colons, venues pour ouvrir des terres à l'agriculture, s'ajoutent à celles déjà en place. Le côté québécois du lac Témiscamingue se peuple rapidement. Ces familles s'implantent au coeur du Témiscamingue, là où se trouvent les meilleures terres agricoles; de plus, les chantiers forestiers entourent ces localités et constituent un marché intéressant pour les produits agricoles.

Entre 1886 et 1900, plusieurs localités voient successivement le jour au Témiscamingue. Deux localités apparaissent dans le canton Duhamel: la première en 1886, Ville-Marie, et Lorrainville vers 1892. St-Bruno-de-Guigues et Notre-Dame-du-Nord s'implantent dans le canton Guigues, respectivement vers 1888 et 1896. Entre 1890 et 1900, Fabre et Laverlochère deviennent elles aussi de nouvelles paroisses de colonisation dans les cantons portant leur nom respectif et Béarn complète le groupe de paroisses de colonisation ouvertes au 19ième siècle. Béarn chevauche trois cantons différents: Duhamel, Fabre et Laverlochère.

Au début du 20^{ième} siècle, plusieurs paroisses s'ajoutent à la colonie du Témiscamingue: il s'agit de Fugèreville, St-Eugène-de-Guigues et Guérin, toutes trois fondées entre 1900 et 1908. En 1910, Mgr Latulipe, évêque d'Haileybury, ouvre deux nouveaux cantons dans le but de faire progresser la colonisation qui stagne depuis quelques années: Nédelec et Latulipe. Les localités du même nom voient ainsi le jour.

Entre temps, les chantiers forestiers se déplacent vers le nord et vers l'est. Les nouveaux centres de colonisation ouverts après 1900 se situent à proximité de ces chantiers. Les agriculteurs-colons les approvisionnent en pommes de terre et en avoine. Ils remplacent donc les vieilles paroisses pour l'approvisionnement des chantiers. Comme les colons des autres localités, ils 'montent aux chantiers' l'hiver et y retirent un indispensable revenu d'appoint.

En général, le cycle travail au chantier, l'hiver et travail agricole, l'été freine le développement de l'agriculture. Les colons quittent trop tôt leur lot de colonisation à l'automne; la nécessité d'obtenir un revenu d'appoint commande ce départ de la ferme. De plus, les défrichements sont retardés et les travaux d'automne ne s'exécutent pas. Egalement, l'absence de marché plus important que celui des chantiers pour les produits de la ferme, ne favorise pas l'essor de la production agricole. Les familles de colons se tirent toutefois d'affaire tant bien que mal.

- Les années 1910 et le développement économique

Dans les années 1910 et 1920, le développement économique de la région apporte une diversité des sources d'emploi et la création de nouvelles localités. D'abord, le gouvernement fédéral construit deux barrages de rétention des eaux, celui de Témiscaming (alors le Long-Sault) en 1909 et celui sur le ruisseau Gordon en 1910. Ils s'ajoutent au barrage du lac Kipawa construit dans les années 1880. Le gouvernement embauche les fils d'agriculteurs pour mener à terme ces projets.

Ces barrages sont érigés dans le but de régulariser la crue des eaux de l'Outaouais supérieur et par conséquent diminuent les inon-

dations dans l'Outaouais inférieur et la plaine du Saint-Laurent. De plus, ils augmentent le niveau d'eau des lacs Témiscamingue et Kipawa et facilitent le flottage du bois. Il s'agit d'une tactique des exploitants forestiers pour contourner certaines difficultés reliées au flottage du bois. Le niveau du lac Témiscamingue est élevé de 15 pieds, en noyant ainsi les rives.

Un autre projet se concrétise en 1917: l'implantation de la Riordon Pulp and Paper et la fondation de la ville de Témiscaming. Un moulin de pâte soluble et un barrage hydro-électrique sont construits, en plus d'une ville qui s'élève sur deux hameaux, le Long-Sault et le Lumsden's Mill. En 1920, la Riordon agrandit ses installations et sa ville (qui portera longtemps le nom de South Temiskaming). Là encore, le besoin de main-d'oeuvre se fait sentir, soit pour les chantiers de construction, soit pour travailler au moulin.

A compter de 1922, le Canadien Pacifique entreprend la prolongation de sa voie ferrée de Témiscaming à Angliers. Cette construction fournit de l'emploi à plusieurs personnes. Deux localités naissent sur le parcours: Laniel et Geoffroy; cette dernière se situe près du terminus du lac des Quinze. Cette ligne de chemin de fer permet aux exploitants forestiers d'approvisionner leurs chantiers forestiers à partir d'Angliers, devenu la plaque tournante des activités forestières de la Riordon et d'autres petits exploitants.

De plus, la voie ferrée donne accès au bois de pulpe sur les terres des agriculteurs de Fabre, Béarn, Lorrainville, Laverlochère et Fugèreville. Ceux-ci coupent leur bois de pulpe l'hiver et l'expédient le printemps venu au moulin de la Riordon à Témiscaming. Le chemin de fer facilite également le transport des produits des agriculteurs au marché de Témiscaming.

- Les années 1920 et la stagnation de la colonisation

Le secteur de la rivière des Quinze s'anime à son tour dans les années 1920. En effet, la compagnie Quinze Power Corporation construit la centrale Rivière-des-Quinze non loin de Notre-Dame-du-

Nord en 1923. Cette compagnie deviendra la Northern Quebec Power en 1928. La construction de ce barrage et du chemin de fer amènent la fondation du village d'Angliers en 1923-1924. Des travailleurs forestiers l'habitent par la suite. Les gens s'adonnent par ailleurs peu à l'agriculture dans ce secteur.

La colonisation agricole connaît une période de stagnation dans les années 1920. Le gouvernement donne des primes de défrichage et de premiers labours aux nouveaux colons-agriculteurs. Quelques membres du clergé du Témiscamingue demandent une aide accrue pour les paroisses de colonisation. Par exemple, l'abbé Fugère, curé de Fugèreville, écrit une série de lettres au journal Le Devoir sous le pseudonyme 'Voyageur', dans lesquelles il décrit les difficultés des gens dans les paroisses de colonisation. Il demande même au gouvernement de faire pression sur le Canadien Pacifique pour que ce dernier change le tracé projeté du chemin de fer; l'abbé Fugère voulait en effet que le chemin de fer serve les besoins de la colonisation et, par conséquent, en proposait un tracé qui rejoindrait les localités de l'est et du nord de la région.

A compter de 1925, la Chambre de Commerce de Ville-Marie, de son côté, joue un rôle plus actif dans la colonisation. Elle fait le lien entre les aspirants-colons et les prêtres dans les paroisses de colonisation. Les gens intéressés à s'établir au Témiscamingue écrivent à la Chambre de Commerce, celle-ci leur donne des informations sur la région, les sources d'emploi et envoie une liste des terres disponibles dans les différentes localités. En 1929, la Chambre de Commerce publie, à l'intention des industriels et des colons désireux de s'implanter au Témiscamingue, une brochure intitulée: Le Témiscamingue. Ses possibilités et ses avantages agricoles, miniers, industriels. On y retrouve des notes et des statistiques sur chaque localité.

- La crise économique de 1929

La décennie 1920 se termine par une violente crise économique. Dans les villes, c'est par milliers que l'on compte les sans-travail. A cette époque, les mesures sociales d'assurance-chômage et de bien-être social n'existent pas. Les gens sont laissés à eux-mêmes; des

organismes de charité, dont la Société Saint-Vincent-de-Paul, apportent leurs secours aux familles de chômeurs dans les principales villes du Québec. De plus, cette conjoncture économique suscite le mécontentement chez les travailleurs et les chômeurs et favorise l'essor de la popularité du Parti Communiste du Canada et d'autres formations politiques de gauche.

Au Témiscamingue, la situation n'est guère plus reluisante: le travail en forêt diminue considérablement et les terres agricoles du Vieux-Témiscamingue sont toutes occupées. Devant la hausse du chômage rural et l'impossibilité pour les fils d'agriculteurs de s'établir sur des terres, l'élite locale et le gouvernement doivent agir. En 1930, l'Etat québécois agit timidement: il nomme un missionnaire-colonisateur pour la région, toutefois sans avoir de politique précise en matière de colonisation.



Le curé L.-Z. Moreau, missionnaire-colonisateur, à sa résidence de Ville-Marie en 1931. (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

En 1930, l'abbé Louis-Zéphirin Moreau débute son mandat de missionnaire-colonisateur pour le Témiscamingue. Il remplace la Chambre de Commerce dans l'orientation des aspirants-colons pour le choix de leur terre. L'abbé Moreau se met rapidement à la tâche; il se rend en Beauce où il recrute plusieurs colons. Les hommes arrivent à l'automne 1931 et fondent la colonie de Moffet. Le printemps suivant, ils vont chercher leurs familles.

- La crise et le retour à la terre

En 1932, après plusieurs mois de négociations, les gouvernements du Québec et d'Ottawa rendent public leur nouvelle politique pour atténuer le chômage urbain. Ils adoptent le premier plan gouvernemental de colonisation, le plan Gordon (1932-1934). L'entente fédérale-provinciale permet le retour à la terre des chômeurs urbains. Ceux-ci obtiennent 600\$ pour défrayer leur transport, la construction d'une maison et pour assurer leur subsistance. Des colons viennent s'ajouter à ceux résidant à Moffet. L'effort est mis sur les nouvelles localités de Rollet et Montbeillard. En Abitibi, plusieurs paroisses voient le jour suite à cette aide gouvernementale.

Devant le succès mitigé de ce plan de retour à la terre, le gouvernement du Québec annonce le plan Vautrin (1934-1936); il vise une clientèle plus large, englobant les chômeurs urbains et les fils de cultivateurs désireux de s'établir sur une terre. D'autres paroisses sont créées: Roulier et Rémigny en 1935 et Laforce en 1938. Les colons arrivent en groupe lorsqu'ils n'ont pas d'expérience en agriculture et seuls lorsqu'ils possèdent une telle expérience. Plusieurs fils d'agriculteurs témiscamiens se prévalent de cette opportunité et grossissent les rangs des colons de ces nouvelles localités. Les colons habitent dans des tentes de toile en attendant de construire leur maison.

- Le 'boom' minier et la fondation de Belleterre

Dès 1934, les prospecteurs miniers s'affairent près de l'actuelle ville de Belleterre. Les découvertes de métaux amènent la

ruée vers l'or dans ce secteur à compter de 1936. La compagnie en place, la Belleterre (Quebec) Mines Limited, une filiale de la McIntyre-Porcupine, de Timmins, construit le puits no 1 en 1936. Les travailleurs et prospecteurs résident dans deux petits camps miniers, Gainsmore et Mud-Lake.

La découverte en 1937 d'une grosse veine d'or amplifie davantage le boom minier dans ce district situé à l'est du Témiscamingue. Des travailleurs étrangers et des fils d'agriculteurs de la région forment la main-d'oeuvre minière. En 1941, la compagnie minière débute la construction d'une ville pour regrouper toutes les familles réparties dans les camps miniers. En 1942, la ville de Belleterre voit le jour.

Belleterre est une ville de compagnie: la Belleterre (Quebec) Mines construit les maisons, les rues, les trottoirs, le système d'égouts et d'aqueduc en plus d'un barrage hydro-électrique sur la rivière Winneway pour alimenter ses puits miniers et sa nouvelle ville. La compagnie dirige le conseil municipal et la commission scolaire pendant cinq ans. En 1947, la population prend en mains ces services.

Ainsi, le Témiscamingue se colonise et se développe en trois mouvements distincts: la naissance et l'évolution du Vieux-Témiscamingue agricole et forestier (1886-1924), les plans de colonisation des années trente et le boom minier de Belleterre. Les principales activités économiques de la région sont donc la forêt, l'agriculture et, dans une moindre mesure, les mines.



2.1. La colonisation du canton Duhamel

Le projet des colonisateurs se dirige vers le canton Duhamel. A cette époque, en 1884, ce canton est connu et habité depuis plusieurs années. Le premier établissement remonte en effet en 1720, quand la compagnie du Nord-Ouest construit un poste de traite à l'endroit actuel du Fort-Témiscamingue. En 1821, ce poste passe aux mains de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Les Oblats construisent une mission catholique en 1863 en face de ce fort, du côté ontarien du lac Témiscamingue. Quelques années plus tard, d'autres personnes convoitent l'actuel territoire englobant aujourd'hui Ville-Marie et Duhamel-Ouest.

En 1871, un premier homme laisse la mission catholique et s'établit à Ville-Marie: James Kelly. Natif de Dungavan en Irlande, Kelly émigre au Canada en 1833. Il voyage beaucoup et se rend finalement à Mattawa où il rencontre le Père Guéguen en 1870. Le père oblat l'engage pour s'occuper de l'étable et des animaux de la mission Saint-Claude. L'année suivante, Kelly quitte la résidence oblate, se construit un ermitage et s'ouvre une petite ferme à quelques milles au nord. L'honneur lui revient d'être le premier habitant de Ville-Marie. A l'époque, les Oblats et les Soeurs Grises dénomment cet endroit la Baie-d'en-Haut, puisqu'elle se situe à 3 milles au nord-est de la mission Saint-Claude. Suite à la construction de cet ermitage, la baie prend le nom de "Baie-Kelly", du nom de son premier défricheur. James Kelly vit seul avec son chien; cette solitude ne dure guère, cependant.

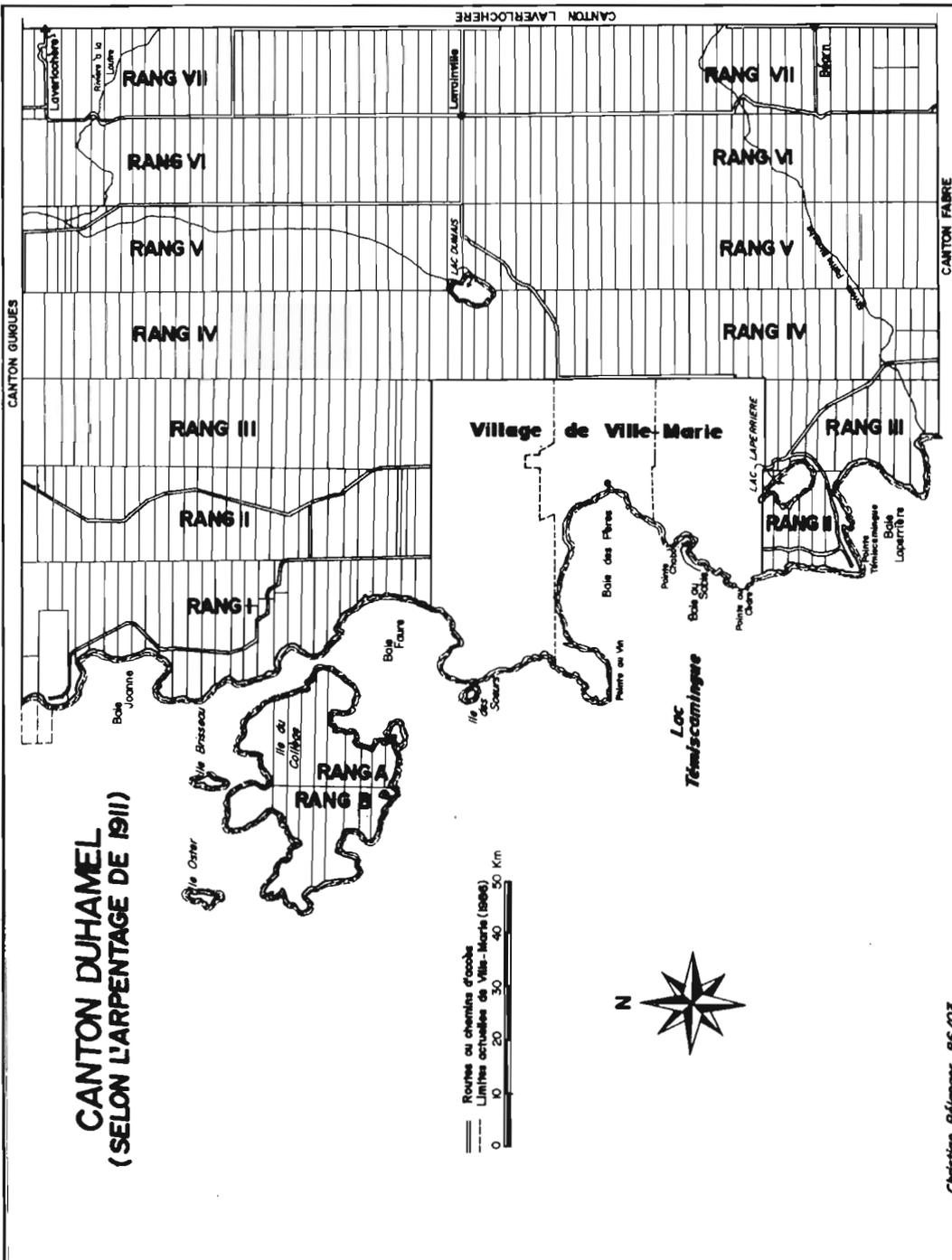
En effet, en 1874, le Frère Joseph Moffette, o.m.i., commence à son tour des défrichements au centre de Ville-Marie, où s'élève aujourd'hui le Palais de Justice et les bureaux de la MRC de Témiscamingue. Depuis son arrivée en 1872, le frère Moffette s'occupe de l'agriculture à la mission Saint-Claude. Aidé des autres membres de la mission, il voit au bon fonctionnement des fermes et des terrains de récoltes de la Pointe-à-la-Barbe, de la Baie-d'en-Bas et de la Tête-du-Lac.



LA REGINA (1880 E.T.C.)

Christian Bélanger 86/03

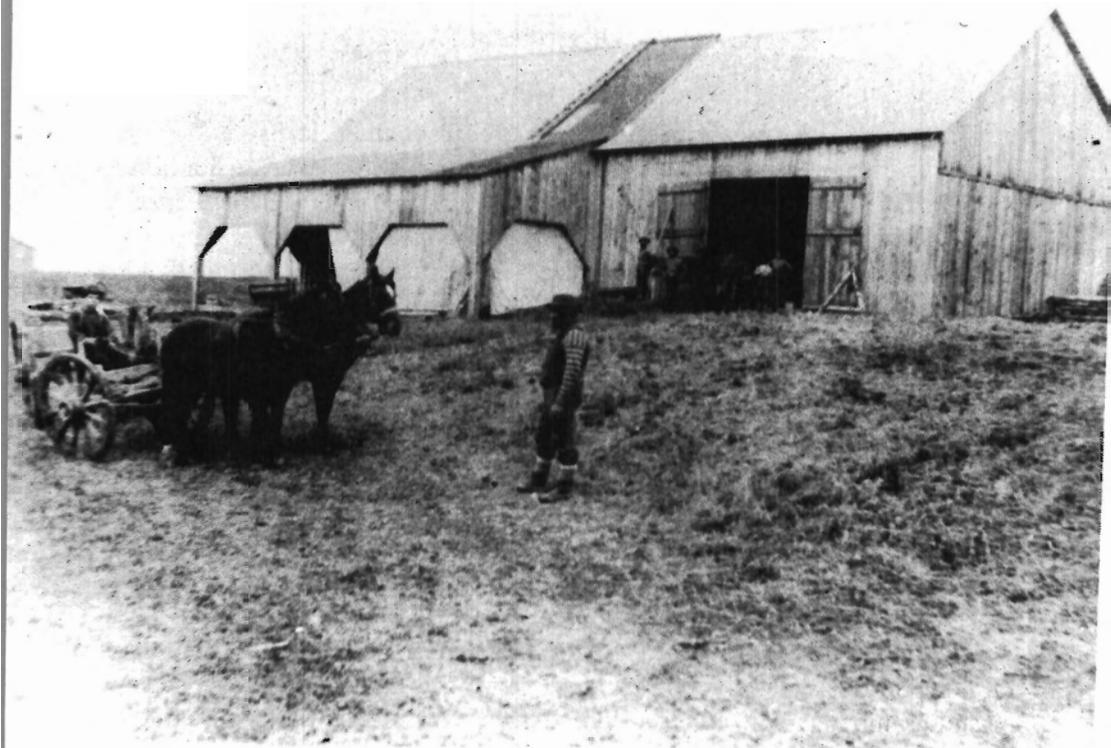
CANTON DUHAMEL (SELON L'ARPEMENT DE 1911)



Les premières embûches que rencontre le Frère Moffette à la réalisation de ce projet, proviennent de son supérieur, le Père Pian. En effet, celui-ci prône davantage l'entreprise missionnaire que la colonisation agricole. Ainsi, lorsque le Frère Moffette lui parle de ses projets de développer l'agriculture entre autres, sur l'actuel site de Ville-Marie, le Père Pian ne l'endosse pas, mettant en doute le potentiel agricole de cette région nordique. De plus, le père Pian entretient de bonnes relations avec le bourgeois du Fort-Témiscamingue et ce dernier déconseille aux Oblats de développer l'agriculture au Témiscamingue, alléguant que le sol ne sera jamais fertile puisque depuis plusieurs années, les employés du Fort tentent, sans succès, de cultiver la terre dans ce secteur. Dans les faits, le bourgeois du Fort est contre la colonisation puisque le peuplement Blanc signifie la destruction des habitats des animaux et, à toutes fins pratiques, la fin du commerce des fourrures.

Le Frère Moffette ne recule pas devant ces arguments et l'interdiction de son supérieur: à l'insu du Père Pian, le Frère se rend régulièrement à son lot de la Baie-Kelly et petit à petit, il effectue des défrichements. Son travail d'essouchage se fait rapidement puisque vers 1872, un incendie, allumé involontairement par James Kelly, détruit une bonne partie de la forêt du canton Duhamel. Le Frère Moffette tente à plusieurs reprises, sans succès, de convaincre le Père Pian du bien-fondé de son entreprise. Finalement, en 1879, le Frère Moffette aborde le Père Pian, paraît-il de fort mauvaise humeur ce matin-là; devant l'insistance du frère, le père supérieur lui donne la permission d'aller semer où il le voulait, même au Groënland... Le Frère Moffette possède alors un petit lopin de terre à la Baie-Kelly, qu'il ensemeince le printemps venu. A l'automne, il emmène le Père Pian à sa ferme et lui montre sa récolte de blé. Devant les résultats positifs, le frère obtient la permission officielle de poursuivre ses travaux d'agriculture.

Le gouvernement du Québec érige le canton Duhamel le 21 août 1877. Peu après, le 26 novembre, Edward Wright patente les lots contenant du minerai d'argent sur le bord du lac Témiscamingue: ils couvrent 200 acres et sont situés dans la partie nord-ouest de ce canton. Le 30 mai 1883, Wright se porte acquéreur de 48 acres supplémentaires et se prépare à exploiter une mine d'argent. Quelques colons et leurs familles s'ajoutent à cet industriel et aux Oblats et ouvrent des terres à l'agriculture. C'est le chant du cygne pour l'ermitage de James Kelly.



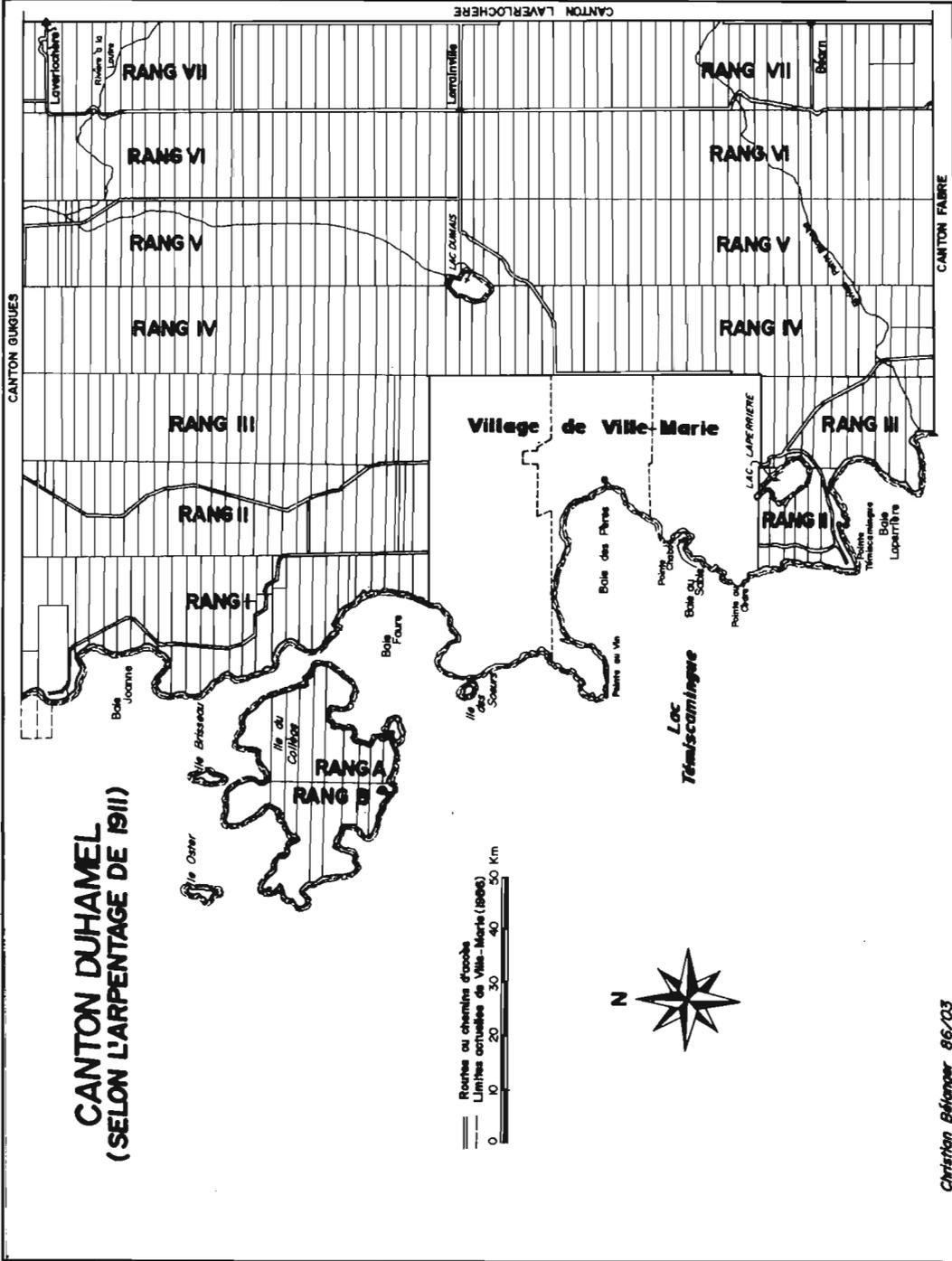
Le Frère Moffette devant sa ferme, site actuel du Palais de Justice, vers 1890 (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

A compter de 1883, le processus du peuplement du canton Duhamel débute lentement. Le 13 septembre, le Père Charles Paradis, o.m.i., amène son premier colon, M. Thomas Beaulieu, de Nicolet. Ils gagnent la mission à bord du Mattawan, un bateau à vapeur utilisé pour le flottage du bois et le transport des passagers. Beaulieu choisit un lot situé un peu au nord de la ferme oblate du Frère Moffette.

Le 24 octobre 1883, M. et Mme Irénée Bellemare arrivent à la mission Saint-Claude. M. Bellemare travaille à ses défrichements et à la construction d'une maison dans l'actuel rang VI de Lorrainville, pendant que sa femme épaulé les Soeurs à la mission. Elle rejoint ensuite son mari et ils aménagent dans leur nouvelle maisonnette le 21 avril 1884.

D'autres familles empruntent elles aussi le chemin des Quinze, qui traverse d'ouest en est le canton Duhamel et se rend jusqu'à la Baie-Gillies, et s'établissent en 1884 à proximité de la ferme des

CANTON DUHAMEL (SELON L'ARPENTAGE DE 1911)





Le Frère Moffette devant sa ferme, site actuel du Palais de Justice, vers 1890 (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

A compter de 1883, le processus du peuplement du canton Duhamel débute lentement. Le 13 septembre, le Père Charles Paradis, o.m.i., amène son premier colon, M. Thomas Beaulieu, de Nicolet. Ils gagnent la mission à bord du Mattawan, un bateau à vapeur utilisé pour le flottage du bois et le transport des passagers. Beaulieu choisit un lot situé un peu au nord de la ferme oblate du Frère Moffette.

Le 24 octobre 1883, M. et Mme Irénée Bellemare arrivent à la mission Saint-Claude. M. Bellemare travaille à ses défrichements et à la construction d'une maison dans l'actuel rang VI de Lorrainville, pendant que sa femme épaulé les Soeurs à la mission. Elle rejoint ensuite son mari et ils aménagent dans leur nouvelle maisonnette le 21 avril 1884.

D'autres familles empruntent elles aussi le chemin des Quinze, qui traverse d'ouest en est le canton Duhamel et se rend jusqu'à la Baie-Gillies, et s'établissent en 1884 à proximité de la ferme des

Les premières embûches que rencontre le Frère Moffette à la réalisation de ce projet, proviennent de son supérieur, le Père Pian. En effet, celui-ci prône davantage l'entreprise missionnaire que la colonisation agricole. Ainsi, lorsque le Frère Moffette lui parle de ses projets de développer l'agriculture entre autres, sur l'actuel site de Ville-Marie, le Père Pian ne l'endosse pas, mettant en doute le potentiel agricole de cette région nordique. De plus, le père Pian entretient de bonnes relations avec le bourgeois du Fort-Témiscamingue et ce dernier déconseille aux Oblats de développer l'agriculture au Témiscamingue, alléguant que le sol ne sera jamais fertile puisque depuis plusieurs années, les employés du Fort tentent, sans succès, de cultiver la terre dans ce secteur. Dans les faits, le bourgeois du Fort est contre la colonisation puisque le peuplement Blanc signifie la destruction des habitats des animaux et, à toutes fins pratiques, la fin du commerce des fourrures.

Le Frère Moffette ne recule pas devant ces arguments et l'interdiction de son supérieur: à l'insu du Père Pian, le Frère se rend régulièrement à son lot de la Baie-Kelly et petit à petit, il effectue des défrichements. Son travail d'essouchage se fait rapidement puisque vers 1872, un incendie, allumé involontairement par James Kelly, détruit une bonne partie de la forêt du canton Duhamel. Le Frère Moffette tente à plusieurs reprises, sans succès, de convaincre le Père Pian du bien-fondé de son entreprise. Finalement, en 1879, le Frère Moffette aborde le Père Pian, paraît-il de fort mauvaise humeur ce matin-là; devant l'insistance du frère, le père supérieur lui donne la permission d'aller semer où il le voulait, même au Groënland... Le Frère Moffette possède alors un petit lopin de terre à la Baie-Kelly, qu'il ensemeince le printemps venu. A l'automne, il emmène le Père Pian à sa ferme et lui montre sa récolte de blé. Devant les résultats positifs, le frère obtient la permission officielle de poursuivre ses travaux d'agriculture.

Le gouvernement du Québec érige le canton Duhamel le 21 août 1877. Peu après, le 26 novembre, Edward Wright patente les lots contenant du minerai d'argent sur le bord du lac Témiscamingue: ils couvrent 200 acres et sont situés dans la partie nord-ouest de ce canton. Le 30 mai 1883, Wright se porte acquéreur de 48 acres supplémentaires et se prépare à exploiter une mine d'argent. Quelques colons et leurs familles s'ajoutent à cet industriel et aux Oblats et ouvrent des terres à l'agriculture. C'est le chant du cygne pour l'ermitage de James Kelly.

2.1. La colonisation du canton Duhamel

Le projet des colonisateurs se dirige vers le canton Duhamel. A cette époque, en 1884, ce canton est connu et habité depuis plusieurs années. Le premier établissement remonte en effet en 1720, quand la compagnie du Nord-Ouest construit un poste de traite à l'endroit actuel du Fort-Témiscamingue. En 1821, ce poste passe aux mains de la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Les Oblats construisent une mission catholique en 1863 en face de ce fort, du côté ontarien du lac Témiscamingue. Quelques années plus tard, d'autres personnes convoitent l'actuel territoire englobant aujourd'hui Ville-Marie et Duhamel-Ouest.

En 1871, un premier homme laisse la mission catholique et s'établit à Ville-Marie: James Kelly. Natif de Dungavan en Irlande, Kelly émigre au Canada en 1833. Il voyage beaucoup et se rend finalement à Mattawa où il rencontre le Père Guéguen en 1870. Le père oblat l'engage pour s'occuper de l'étable et des animaux de la mission Saint-Claude. L'année suivante, Kelly quitte la résidence oblate, se construit un ermitage et s'ouvre une petite ferme à quelques milles au nord. L'honneur lui revient d'être le premier habitant de Ville-Marie. A l'époque, les Oblats et les Soeurs Grises dénomment cet endroit la Baie-d'en-Haut, puisqu'elle se situe à 3 milles au nord-est de la mission Saint-Claude. Suite à la construction de cet ermitage, la baie prend le nom de "Baie-Kelly", du nom de son premier défricheur. James Kelly vit seul avec son chien; cette solitude ne dure guère, cependant.

En effet, en 1874, le Frère Joseph Moffette, o.m.i., commence à son tour des défrichements au centre de Ville-Marie, où s'élève aujourd'hui le Palais de Justice et les bureaux de la MRC de Témiscamingue. Depuis son arrivée en 1872, le frère Moffette s'occupe de l'agriculture à la mission Saint-Claude. Aidé des autres membres de la mission, il voit au bon fonctionnement des fermes et des terrains de récoltes de la Pointe-à-la-Barbe, de la Baie-d'en-Bas et de la Tête-du-Lac. A compter de 1874, le frère concentre ses efforts au territoire de la Baie-Kelly.

CHAPITRE II

***La naissance de la première colonie:
La Baie-des-Pères.***





La Pointe et le quai vers 1905. (Henri Girard, collection privé)



Bellemare; ces lots se situent actuellement dans le rang VI de Lorrainville. Il s'agit des familles de Barni Maurice (Morris), de J.-B. Beaulieu et Pierre Lapointe. Le 16 septembre 1884, deux nouveaux colons arrivent à la mission Saint-Claude par le Mattawan: MM. Alfred Fournier et Norbert Ménard. Ils s'installent dans le rang VII du canton Duhamel. Cette partie du canton fait aujourd'hui également partie du territoire de Lorrainville.

Un peu en retrait de la ferme oblate, quelques familles élisent domicile à la rivière Petite Blanche. Joseph Miron arrive à cet endroit avec sa famille à l'automne 1880. La famille Thomas Lalonde les rejoint en 1884. Cette même année, Joseph Miron, fils, construit sa propre demeure, à côté de celle de M. Lalonde. M. Sauvé remonte la rivière vers l'est et fixe sa résidence non loin de la rive.

En longeant les rives du lac Témiscamingue vers le nord dans le canton Duhamel, se dressent les maisons et fermes d'Eugène Latour, de sa femme et de leurs deux filles et celle de M. Jos Clavel dit St-François. Enfin, Thomas Hébert, un des vieux célibataires du lac, exploite une ferme dans une baie près de la mine d'argent Wright.

L'établissement de ces familles dans le canton Duhamel marque le lent début de la colonisation. Les Oblats, avec le Père Paradis en tête, les recrutent, les amènent au Témiscamingue et les conduisent sur leurs lots. En 1885, la Société de colonisation, dirigée par les Oblats, poursuit ce travail et aménage les voies d'accès naturelles par le sud. Elle organise de fait le mouvement de colonisation.

A la fin de l'année 1885, les communautés religieuses établies au Témiscamingue achètent des lots situés au centre du canton Duhamel. Le 11 décembre 1885, les Pères Oblats obtiennent les lettres patentes de tous les lots situés sur l'emplacement de l'actuelle ville de Ville-Marie. Ces lots, situés dans les rangs II et III, totalisent 654 acres de terrain; ils les obtiennent contre la somme de 196,20\$.

La même journée, Mgr Lorrain, évêque de Pembroke, achète 50 acres dans le rang II, lot 27. Il s'agit d'un terrain pour y élever éventuellement une église. Les Soeurs Grises, par l'entremise de la Communauté de l'Hôpital Général d'Ottawa, acquièrent 10 acres

de terre; leur terrain avoisine celui de l'évêque. La transaction date du 28 décembre 1885.

Les communautés religieuses de la mission Saint-Claude, principalement les Oblats, projettent la fondation d'une future ville au coeur du canton Duhamel. En 1886, naîtra la première localité du Témiscamingue et de l'Abitibi: Ville-Marie.

2.2 La naissance de la Baie-des-Pères en 1886.

Quelques familles de colons isolées habitent le canton Duhamel et les rives du lac Témiscamingue en 1885. La colonisation progresse lentement, pour ensuite prendre son envol définitif. La population devient alors suffisante pour fonder un village. La première localité fondée au Témiscamingue se nomme la Baie-des-Pères et elle apparaît au milieu des colons du canton Duhamel. Sa fondation date de 1886.

Le choix d'une année pour déterminer la fondation d'une localité s'avère difficile à arrêter dans la majorité des cas. Plusieurs événements retiennent l'attention: l'arrivée du premier colon, la première messe, la construction de l'église, d'une école, l'érection civile ou canonique, l'ouverture des registres, l'arrivée du premier curé résidant ou la création d'une communauté humaine regroupée dans un espace circonscrit.

Par exemple, l'histoire de Ville-Marie nous apprend que le canton Duhamel est proclamé en 1877. En 1871, James Kelly se construit un ermitage, le frère Moffette défriche ses terrains en 1874 et le premier colon arrive en 1883. La première messe est célébrée en 1883 à la ferme des Oblats dans l'actuelle Ville-Marie, le premier curé résident arrive en 1887 lorsque le personnel religieux quitte la mission Saint-Claude au profit de Ville-Marie. La construction de l'église débute en 1886, ainsi que la tenue des registres paroissiaux, et la première messe y est chantée à Noël 1887. Les services débutent en 1886 avec l'apparition des commerces, bureau de poste, moulin à scie, quai... L'érection civile de la municipalité date de 1897, la Commission Scolaire se forme en 1898 et l'érection canonique de la paroisse est

accordée en 1917. Enfin, Ville-Marie obtient son statut de ville en 1962.

Chaque date possède ainsi sa propre importance, selon l'événement à souligner. En 1886, se forme, se peuple et se développe la première localité du Témiscamingue et de l'Abitibi. En 1986, les citoyens et les citoyennes de Ville-Marie et de Duhamel-Ouest fêtent le 100ième anniversaire de la fondation du village, alors appelé la Baie-des-Pères.

Donc, si on se reporte au mois de janvier 1886, plusieurs colons et familles habitent dans le canton Duhamel. Pendant cette année-là, d'autres colons viennent ouvrir des terres agricoles et se répartissent le long des divers rangs du canton. Les Oblats possèdent depuis 1885 quelques 650 acres dans les rangs II et III et exploitent une grosse ferme, autour de laquelle demeurent quelques familles. En 1886, l'activité socio-économique débute au village de la Baie-des-Pères, qui prend corps autour de la ferme oblate.

En 1886, la population de la partie nord du lac Témiscamingue, c'est-à-dire celle située entre le Fort-Témiscamingue et la Tête-du-Lac (Notre-Dame-du-Nord) s'élève à 313 personnes. Elle se divise entre 160 Algonquins et 153 Blancs. Quatre-vingt-quatorze personnes habitent la partie sud, pour un grand total de 407 habitants. Ce nombre représente la population fixe du lac Témiscamingue

La majorité des personnes de la partie nord du lac demeure dans le canton Duhamel. L'effort de colonisation se porte vers ce canton, parce qu'il possède les meilleures terres agricoles de la région. Il bénéficie du micro-climat du lac Témiscamingue, créant des conditions idéales pour l'agriculture. De plus, des feux de forêt, dont celui de 1874, rendent le défrichement plus facile à effectuer. En peu de temps, un village apparaît.

En 1886, Ville-Marie et Duhamel-Ouest n'existent pas; à leur place, on parle du canton Duhamel, de la Baie-d'en-Haut ou de la Baie-Kelly. Comme évoqué plus haut, quatre endroits du canton sont habités, où s'élèvent des fermes. A la Baie-des-Pères, se dresse la plus grosse ferme de la région; elle appartient aux Oblats. Autour d'elle, habitent quelques familles de colons. Pendant l'année 1886, les bâtiments et les commerces s'ajoutent un à un pour former un petit village.

- Hiver 1886

En février 1886, le gouvernement fédéral envoie un ingénieur canadien-français au Témiscamingue, Louis Napoléon Coste, dans le but de choisir l'emplacement du quai de la future ville de la Baie-des-Pères. Le 15 février, Coste part de la mission Saint-Claude accompagné des Pères Gendreau et Prévost, de Pierre Okussian, de Pierre Kacinjite, de Pierre Lapointe, des Frères Moffette et Plante et de Pascal Mélanda. Tous se rendent à la Baie pour choisir le meilleur emplacement du quai. L'ingénieur Coste arrête sa décision sur l'endroit dénommé encore aujourd'hui 'La Pointe'. Le quai sera construit au printemps, en face de l'actuelle rue Fafard.

Dans le même mois, les journaux d'Ottawa, livrés à la mission Saint-Claude, parlent de l'arrivée prochaine de MM. Guay, de St-Jérôme, et Chabot, d'Ottawa, qui montent avec l'intention d'ouvrir deux grands magasins, bien fournis, dans le canton Duhamel. Ces mêmes journaux affirment que la région du lac Témiscamingue peut nourrir au-delà de 12,000 familles.

Ce projet se concrétise un peu plus tard. En effet, le 2 mars, le notaire André Elzéar Guay, de St-Jérôme, et son beau-frère, Paul Dubé, arrivent à la mission Saint-Claude. Ils veulent construire et ouvrir un magasin général à la Baie-d'en-Haut. Deux jours plus tard, ils se rendent à la Baie pour explorer les lieux. Le 6 mars, satisfaits de leur visite, ils retournent à Mattawa en compagnie de Soeur Raizenne et d'Angèle, une orpheline de la mission; Jean Wabikijik, un Algonquin de la mission Saint-Claude, les conduit.

Lorsque l'on parle du développement de la Baie-des-Pères, on ne peut garder sous silence le nom de François-Xavier Coursol. La colonie lui doit la construction du premier moulin à scie et à farine en 1883. Il demeure à La Pointe avec sa femme. En mars 1886, Mme Coursol fait monter son piano d'Ottawa. 'C'est du luxe pour la colonie', dira le Père Mourier dans le Codex historicus de la mission Saint-Claude. Coursol prépare la construction d'un nouveau moulin à scie à La Pointe: il reçoit à cet effet le matériel le 15 mars.

HONORE LADOUCEUR, pionnier de la Baie-des-Pères

*“Nous avons eu l’occasion en fin de semaine (août 1957)”
de causer avec un bon vieillard de 93 ans et 9 mois en promenade dans
notre ville. Il s’agit de M. Honoré Ladouceur, de Ville-Marie, au Témis-
camingue.*

*A ce compte, M. Ladouceur semble très riche, mais il est
un autre point qui le rend encore plus sympathique et plus intéressant.
Imaginez donc qu’il est l’un des fondateurs de Ville-Marie. Comment
cela a-t-il pu se faire? Notre brave interlocuteur se charge de nous l’ex-
pliquer. ...*

*Né à Saint-Marc, comté de Vaudreuil, ...M. Ladouceur se
transporte à North Lancaster (Etats-Unis) à l’âge de 17 ans... Il travaille
comme commis dans un magasin... Un jour, le jeune Ladouceur connaît
pour de bon la fièvre de l’aventure. Une bonne dame du village a reçu
un livre des Pères Oblats qui parle des belles terres du Témiscamingue et
des facilités d’établissement dans ces contrées: 100 acres de terre pour
\$30 seulement. De quoi tenter un jeune homme entreprenant et cou-
rageux comme Honoré, qui n’a encore que 20 ans. Il parle de son
projet à Polion, Mothé et Jos Billard, tous morts aujourd’hui, qui
acceptent de le suivre.*

AU VIEUX-FORT

*Les quatre jeunes gens prennent les chars à Glen Ro-
bertson et en descendent à Mattawa. Comme le dit notre brave in-
terlocuteur: “Nous prenons ensuite le foot train vers le nord”. C’est
un trajet de 100 milles à faire à pied en plein bois, dans les sentiers
et chemins de chantier, ou à travers des régions inexplorées: “Le pack
sack sur le dos, les bottes attachées, une en avant et l’autre en arrière,
un petit Brandy dans chaque botte; Polion qui jouait du violon, Mothé
pis moé, on dansait; pis ça allait bin”.*

*Après trois jours de marche, les gars atteignent le Vieux
Fort et y prennent le dîner. Ils partent ensuite pour la Baie des Pères.
Ils y rencontrent le Frère Moffet, qui s’y était construit une petite*

maison, et le père Fafard. Il leur faut coucher par terre, mais ils n'en font pas 'grand différence'. Le déjeuner, tout comme le souper de la veille, comporte au menu de l'original. Honoré se fabrique des collets avec de la corde provenant de sa mère et se met en frais d'étendre au lièvre. On est au milieu de mars.

Le Père Fafard leur demande ce qu'ils viennent faire là et s'informe de ce qu'ils savent faire. A leur réponse qu'ils sont prêts à tout faire, le bon Père déclare qu'ils sont en plein les hommes qu'il lui faut. "Le coeur faillit me sortir de joie", de s'exclamer notre interlocuteur avec un trépigement significatif. Tous quatre travailleraient au début pour \$23 par mois, nourris et couchés. Ca faisait changement ajoute M. Ladouceur, avec \$5 par mois.

UN GRAND PROJET

Le grand projet à l'ordre du jour: la construction d'une église, d'un presbytère et d'un couvent pour les Soeurs. Celles-ci étaient les RR. Mères Résine (sic) et Vincent, des Soeurs Grises. "Nous battons dans la neige un chemin pour les chevaux jusqu'à la montagne et nous nous organisons pour aller y casser la pierre nécessaire au solage de l'église", de dire M. Ladouceur. Il poursuit: "Nous nettoignons deux craques dans le flanc de la montagne. J'avais un petit baril de poudre et j'en mets dans chacune. Tous les quatre, nous mettons ensuite en frais de paqueter les fentes avec toutes sortes de matériaux, y compris des paquets de branches. Le tout était foulé bien dur. Je mets le feu aux mèches à chaque bout et nous nous sauvons aussi vite que nous pouvons nous cacher". M. Ladouceur continue: "A un moment donné, le coup part. Ca fait un bruit épouvantable. Nous pensions que nous allions tous mourir".

Nos hommes se rendirent bientôt compte que l'explosion avait fait effet. Il y avait assez de pierres de cassée qu'ils en eurent pour trois jours à la transporter sur le chantier. Le Père Fafard n'en revenait pas, de même que les Pères Mourier et Pian. Au bout de six mois, l'église, le presbytère et le petit hôpital étaient sur pied et habitable. Nos hommes avaient tout fait de leurs mains. M. Ladouceur savait bardasser la brique. Le bois des chevrons fut pris au moulin qu'un nommé Coursol avait bâti dans l'hiver. Ladouceur trouva le tour de les installer presque tout seul. L'intérieur fut également tout garni avec

du mobilier fait à la main: 'Juste la statue de la sainte Vierge, le chemin de Croix et les cloches qui venaient d'en bas', de faire remarquer M. Ladouceur.

Le bon vieillard est assuré qu'il doit à la sainte Vierge d'être monté à Ville-Marie et il rend hommage aux Pères qu'il dit "L'avoir parti". A 23 ans, il a accumulé des économies et songe à aller chercher une petite blonde qu'il a laissée en bas. Mais une famille s'amène à la Baie. Le jeune Ladouceur fait connaissance avec la fille de la maison et elle lui convient tellement que le mariage a lieu trois mois plus tard. Il s'agit de Marie Bérubé qu'il amène chez lui. Il prépare une bonne paillasse toute fraîche pour le lit nuptial et la vie s'écoule heureuse. La boutique de forge nouvellement organisée suffit aux besoins des jeunes époux et aux enfants qui ne tardent pas à venir. Le jeune marié travaille pour le Frère Moffet.

"Je n'ai jamais été riche, de dire M. Ladouceur, mais nous avons toujours mangé trois fois par jour"...

Extraits de: Armand BEAUDOIN, 'Souvenirs d'un fondateur de Ville-Marie: M. Honoré LADOUCEUR, 93 ans, de Ville-Marie, nous dit...', Le Progrès, 29 août 1957.



André Elzéar Guay et son épouse Joséphine Verreault (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

François Coursol choisit l'emplacement de son futur moulin à scie le 18 mars. Le moulin s'élèvera sur le lot numéro 20 du rang II du canton Duhamel. Le 5 avril, il embauche quelques hommes pour construire son moulin et sa résidence. Il s'agit de J.-B. Bernêche, son neveu, J.-B. Germain, Xavier Brassard et M. Brunet. Coursol et sa femme aménagent dans leur nouvelle maison le 15 avril.

Petit à petit, les projets se concrétisent. André Elzéar Guay poursuit ses démarches en vue de l'ouverture d'un magasin; le 31 mars 1886, il envoie des provisions pour son commerce. Egalement, Edward Wright voyage entre Ottawa et sa mine d'argent, emmenant avec lui des employés.

- Printemps 1886

Puis, au début du mois de mai, le printemps arrive et avec lui, la fonte des glaces et l'arrivée de nouveaux colons. Les deux ba-

teaux à vapeur, le Mattawan et l'Argo, transportent les gens sur le lac Témiscamingue. L'arrivée des colons vient grossir le nombre d'habitants du nouveau village; les services augmentent progressivement.

Le notaire Guay ouvre son magasin général au début du mois de mai 1886. Ses affaires fonctionnent bien. La construction de ce commerce débuta le 15 avril; concurremment, Guay embauche des hommes pour construire sa maison. D'un autre côté, François Coursol, également entrepreneur, travaille activement à son futur moulin à scie; il prévoit l'exploiter dès la fin du mois de juin.

Les Oblats s'occupent activement de l'évolution de leur petit village. Ils hébergent les colons et leurs familles à la mission Saint-Claude, secondés dans cette tâche par les Soeurs Grises. La majorité des colons se rendent à la mission chaque dimanche pour assister à la messe. Le Père Calixte Mourier parcourt la région du lac Témiscamingue pour dispenser les services religieux aux colons. Il se rend régulièrement à la Baie-d'en-Haut.

Le 10 mai 1886, il va à la ferme des Oblats pour quelques jours. Le soir, 23 personnes assistent au mois de Marie. Le Père Mourier en profite pour suggérer l'idée de nommer la future et première localité du lac Témiscamingue du nom de Ville-Marie. Les colons acceptent unanimement l'idée et, le lendemain, ils font parvenir une requête à l'évêque du diocèse, Mgr Lorrain. Cette requête signée de la main des colons demande à l'évêque de confirmer le nom retenu pour ce premier village du canton Duhamel et de le faire accepter par le Département des Postes à Ottawa. En tout, 69 personnes signent la requête: des colons, des femmes, le Frère Moffette et le Père Mourier.

Cependant, le nom de Ville-Marie ne s'impose que lentement. Les gens dénomment encore cet endroit la Baie-des-Pères, ou Témiskaming. Il faut attendre l'année 1892 avant que le nom de Ville-Marie surclasse les autres et désigne couramment cette localité.

En 1886, les communautés religieuses de la mission Saint-Claude se préparent à déménager au milieu des colons. En effet, ceux-ci se dirigent tous du côté du Québec, dans le canton Duhamel, et la mission Saint-Claude se situe en Ontario. Cela devient rapidement un inconvénient, autant pour les colons qui doivent se déplacer pour assister

à la messe que pour les religieux qui se sentent loin de leurs ouailles. L'été, les bateaux à vapeur et les canots servent aux déplacements des gens. L'hiver, un pont de glace relie la mission au Fort-Témiscamingue. La marche à pied est aussi un mode de transport très utilisé.

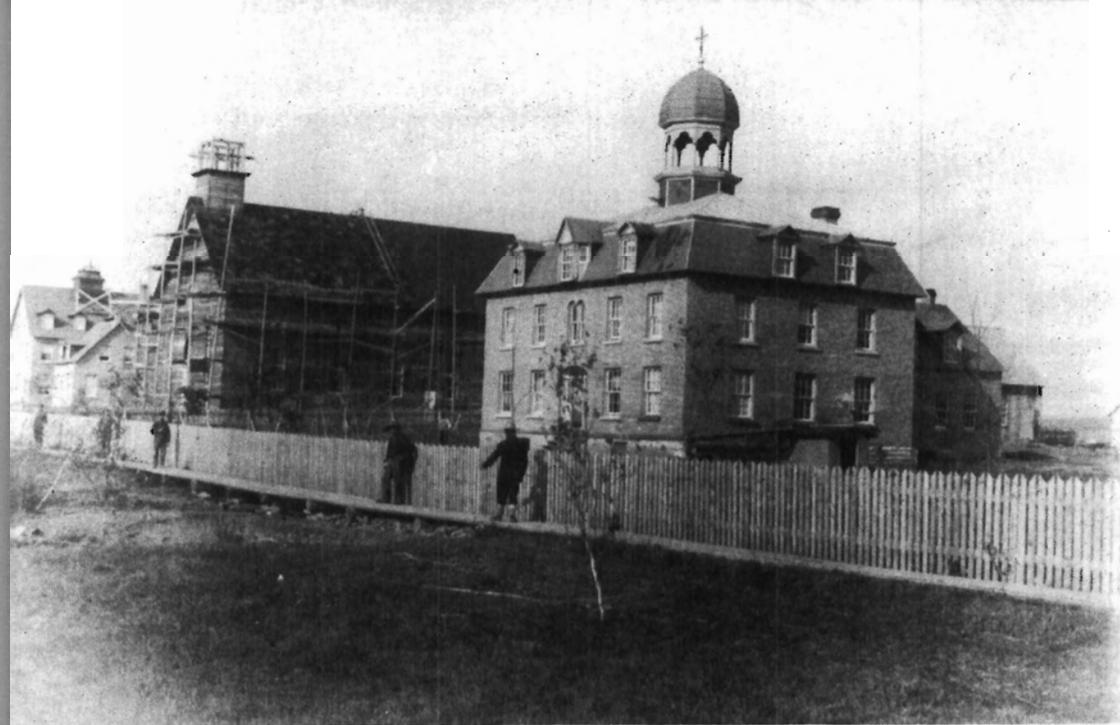
En décembre 1885, l'Evêque, Mgr Narcisse Zéphirin Lorrain, et la Supérieure des Soeurs Grises, Mère Laurence Duguay, achètent des terrains en vue de leur établissement à la Baie-des-Pères. Le 3 avril 1886, l'évêque accorde officiellement au personnel de la mission Saint-Claude la permission de déménager à la Baie. Le 14 mai suivant, les Pères Antoine, Gendreau, Poitras et Fafard, MM. Léonard Benoit, Pien Pitremont et un Algonquin de la rivière Kipawa se rendent à la Baie-des-Pères et déterminent l'emplacement exact des futurs bâtiments: l'église, le presbytère et l'hôpital. Le 19 mai 1886, le Père Fafard et le Frère Grégoire Lapointe débutent les travaux de construction de la résidence des Pères et Frères Oblats à Ville-Marie.

Outre la construction de bâtiments, d'autres événements marquent l'évolution de la Baie-des-Pères. Au début du mois de juin 1886, le journal La Vallée de l'Ottawa annonce qu'un bureau de poste ouvrira bientôt ses portes à Ville-Marie, ce qui évitera aux colons de se rendre à celui du Fort-Témiscamingue situé à 3 milles au sud.

— *Eté 1986*

Le volet culturel préoccupe également les colons du lac Témiscamingue. En effet, le 6 juin 1886, ils procèdent à la fondation de la première Société Saint-Jean Baptiste de la région. L'événement se déroule après la grand-messe à la mission Saint-Claude, dans la résidence des Oblats. Les personnes suivantes composent le conseil de la Société: Augustin Laperrière, président, Moïse Miron, vice-président, André Elzéar Guay, secrétaire, Camille Latour, trésorier, François-Xavier Fafard, o.m.i., chapelain et F.-X. Coursol, commissaire coordonnateur. Le Comité de régie réunit Alfred Fournier, Irénée Bellemare, Thomas Lalonde et Alfred Lamoureux.

Le comité se met à l'oeuvre immédiatement après sa nomination et organise, pour la première fois au lac Témiscamingue, la fête nationale de la Saint-Jean Baptiste. Les colons du lac la célèbrent le 28 juin 1886 au Fort Témiscamingue.



Le presbytère, l'église et l'hôpital en construction en 1887. (Archives Deschâtelets)

En juillet, la construction des bâtiments se poursuit activement à Ville-Marie. Sur l'actuelle rue Notre-Dame nord, plusieurs travailleurs s'affairent à élever l'hôpital des Soeurs, la maison des Pères et des Frères Oblats, l'église et les résidences privées d'André Elzéar Guay et de Téléphore Beaudin. A La Pointe, les travaux de construction du moulin à scie Coursol avancent rapidement eux aussi.

Ces chantiers de construction emploient plusieurs colons pendant l'été: les Frères Grégoire Lapointe et Simon Plante conduisent les travaux de construction des bâtiments des religieux et une vingtaine d'hommes et de femmes travaillent pour eux. Les hommes s'affairent sur les chantiers de construction, les femmes et les enfants préparent les repas pour tout le groupe. Le notaire Guay embauche Alfred Fournier, Eugène Latour, William Polson, Thomas Polson, J.-B. Germain, Xavier Brassard et Paul Dubé pour construire son magasin et sa maison.

Lors d'une visite à la Baie-des-Pères, le Père Mourier énumère les familles qui demeurent dans le village. Ces personnes habitent le long du lac, sur l'actuelle rue Notre-Dame, de l'hôpital à La

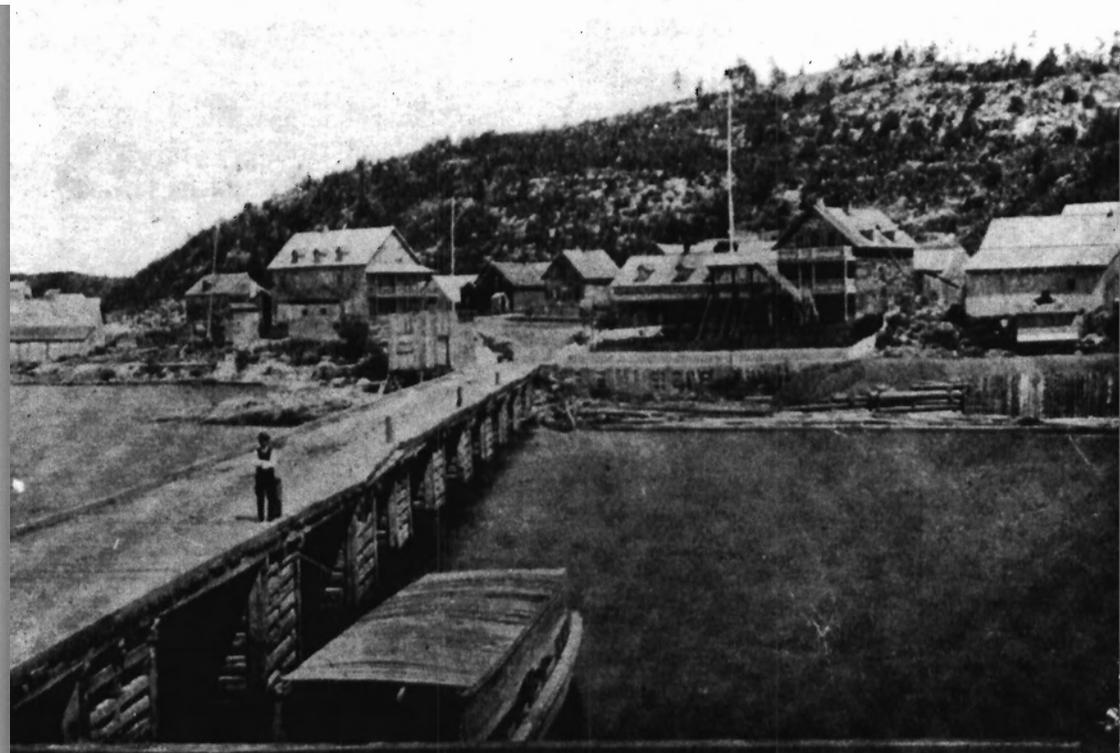
Pointe. Il s'agit de la famille André Elzéar Guay, composée de sa femme, Joséphine Verreault, et de leurs deux filles; Paul Dubé et sa famille; John et Angélique Ellison et de leurs deux filles; J.-B. et Mary Lory Aubichon et une fille; William Polson, sa femme Jane Aubichon et leurs deux enfants, un garçon et une fille; Téléspore Beaudin, le nouveau forgeron de Ville-Marie, et James Kelly, ces derniers demeurant sur le chemin de La Pointe; François-Xavier Coursol et son épouse; et Pierre Bouilliamme, tous deux résidant à La Pointe, près de l'emplacement du quai en construction.

Plusieurs bâtiments s'élèvent à La Pointe: un hôtel pour les voyageurs, une maison pour les ouvriers, une forge, des étables... De plus, Joseph Gémus et ses hommes construisent un chemin entre les deux parties du village, de l'hôpital à la scierie Coursol. Cette équipe érige un pont en face de l'actuel Motel Caroline, où demeuraient à l'époque James Kelly et Téléspore Beaudin. Ce chemin passe au milieu des rochers, que les hommes font exploser à la dynamite. Pendant l'été 1886, Paul T.C. Dumais procède à l'arpentage du village de Ville-Marie.

- Automne 1886

Cette nouvelle localité se développe rapidement cette même année. Les travaux de construction des bâtiments, entrepris au printemps, se poursuivent à l'automne. Egalement, une vingtaine d'hommes sous la direction de Pierre Bouilliamme construisent le quai de La Pointe à l'automne 1886. Ces hommes passeront l'hiver au chantier Bouilliamme pour construire un bateau à vapeur qui servira pour la colonisation: la Minerve, le futur Météor.

Le bois utilisé pour la construction de la Minerve provient de la rivière Blanche, à la tête du lac Témiscamingue. Pierre Bouilliamme dirige ce petit chantier forestier situé sur les concessions forestières de la compagnie Fraser. Le capitaine Charles Morin dirige les travaux de construction du bateau, financés par la Société de colonisation du lac Témiscamingue. La construction se déroule à l'automne 1886 et à l'hiver 1887. Il débute ses voyages sur le lac Témiscamingue au printemps 1887.



Le quai et La Pointe vers 1889 (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

Donc, le village de Ville-Marie voit effectivement le jour en 1886. Cette année-là, plusieurs colons montent au Témiscamingue sous le patronage de la Société de colonisation et s'établissent sur les terres agricoles du canton Duhamel. Ils s'ajoutent aux familles de colons déjà sur place. C'est l'essor de la colonisation du lac Témiscamingue et en particulier du canton Duhamel.

Le tableau 1 donne les noms et la provenance de ces nouveaux colons du canton Duhamel. Ces colons quittent leurs paroisses et prennent le chemin de fer jusqu'à Mattawa, via Montréal et Ottawa. De Mattawa, ils embarquent successivement dans un canot, un bateau, utilisent les chemins de fer à lisses et la locomotive Gendreau pour se rendre finalement au quai du Long-Sault. Là, les colons attendent l'arrivée des bateaux à vapeur pour enfin arriver dans leur 'nouveau pays' d'adoption.

TABLEAU NO 1: L'ARRIVÉE DES COLONS EN 1886

<i>Date</i>	<i>Nom de la famille (et provenance)</i>
<i>18 mars</i>	<i>Alcide Charlebois et famille</i>
<i>22 mars</i>	<i>Mme Phélanise Maurice (Barni)</i> <i>Edmond Dupuis</i> <i>François Dupuis</i> <i>Xavier Dault</i> <i>Hyacinthe Dault</i>
<i>27 mars</i>	<i>Joseph Lavallée et Marie Bélanger et leurs</i> <i>3 filles</i> <i>Anthime Lavallée et Salomi Déhêtre et leurs</i> <i>6 enfants</i>
<i>1er avril</i>	<i>Mme Paul Dubé (Louise Guay)</i> <i>Mme Alphonsine Dubé</i> <i>Mme David Dumais</i> <i>Mme F.X. Ménard</i>
<i>6 mai</i>	<i>Ermen Girourd de Saint-Hyacinthe</i> <i>Simon Tremblay de Hull</i> <i>Sylvio Rossignol du Saguenay</i> <i>Louis Pilon de Saint-Jérôme</i> <i>Louis Pilon, fils</i> <i>Ferdinand Gauthier de Saint-Jérôme</i> <i>Jean-Baptiste Bérubé de West Farnham</i> <i>Michel Gauthier de Saint-Jérôme</i> <i>Georges Jodouin d'Opémican</i> <i>Théophile Lafrance</i> <i>Napoléon Lafrance</i>
<i>13 mai</i>	<i>Zoël Dumais de Mattawa</i> <i>Antoine Jolinoux et sa femme</i> <i>Jean-Baptiste Dufresne</i> <i>Joseph Varin, père</i> <i>Joseph Varin, fils</i> <i>Abraham Massie</i> <i>Médéric Perreault</i> <i>Pierre Le Maître Auger</i> <i>Joseph Brien, père</i>

	<i>Joseph Brien, fils</i> <i>Tous proviennent de Saint-Lin ou des environs de Terrebonne et de Saint-Jérôme</i> <i>Pierre Bédard de Hull</i>
<i>14 mai</i>	<i>Dr Léonard Benoit et sa famille, de Saint-Jean-d'Iberville</i>
<i>28 mai</i>	<i>Esdras Labry</i> <i>Honoré Girard</i>
<i>2 juin</i>	<i>Joseph Bertrand de Maniwaki</i> <i>Achille Charlebois de Maniwaki</i>
<i>10 juin</i>	<i>Famille de Louis Pilon</i>
<i>11 juin</i>	<i>Famille André Elzéar Guay</i>
<i>14 juillet</i>	<i>Famille Louis Brunet</i>
<i>23 septembre</i>	<i>Horace Panet d'Ottawa</i> <i>Elzéard Bouilliane</i> <i>Joseph Gémus de Thurso</i> <i>Pierre Autaillot de la Bonne-Chère</i> <i>Noé Autaillot de la Bonne-Chère</i> <i>Cyprien Deschênes de Rhodes Island (Etats-Unis)</i>
<i>25 septembre</i>	<i>Alexandre Dion de Rhodes Island (Etats-Unis)</i> <i>Edmond Desjardins de Hull</i> <i>Isidore Poirier du lac Albert (Kipawa)</i> <i>Pierrot Thivierge</i>
<i>20 octobre</i>	<i>François Archambeault de Holy Hook (Etats-Unis)</i> <i>Joseph Champagne de Holy Hook</i> <i>Olivier Lefebvre de Saint-Hugues (Bas Canada)</i>
<i>18 novembre</i>	<i>Alexis Bombardier de Woonsocket (Etats-Unis)</i>
<i>2 décembre</i>	<i>Famille Charles Morin</i> <i>Famille Louis Turgeon</i>
<i>9 décembre</i>	<i>Jean-Baptiste Lamoureux et Mélina Lamoureux</i>

SOURCE: Codex historicus de la mission Saint-Claude, vol. 3, 1886-1894

Deux bateaux à vapeur transportent les colons, leurs familles et les marchandises sur le lac Témiscamingue en 1886; il s'agit du Mattawan et de l'Argo. C'est sans doute avec beaucoup d'émotion et de curiosité que les gens franchissent les 50 milles du pied du lac jusqu'à Ville-Marie, avant de gagner leurs lots de colonisation. Lorsqu'il s'agit de nouveaux colons, le bateau les débarque à la mission Saint-Claude. Les Oblats et les Soeurs Grises accueillent ces nouveaux arrivants; les Pères et les Frères conseillent le colon dans le choix de son terrain. Puis l'occasion venue, celui-ci va s'installer sur son lot du canton Duhamel, dans le voisinage des familles déjà établies.

Les colons montent au Témiscamingue en tout temps de l'année. En 1886, les colons et leurs familles arrivent entre mars et décembre, mais la majorité attendent la période de la navigation pour venir dans la région, période qui s'étire de mai à novembre. La plupart du temps, les hommes montent en premier, font les travaux de base (défrichement et construction de la maisonnette) et leur famille vient ensuite les rejoindre avec le mobilier, les bagages et quelques animaux de ferme.

Dans d'autres cas, la famille arrive au complet à la mission Saint-Claude. L'homme choisit son lot et effectue les travaux requis pendant que sa femme et les enfants demeurent à la mission Saint-Claude et aident les Soeurs et les Frères dans leurs travaux quotidiens. Un père, un frère oblat ou encore Augustin Laperrière, représentant local de la Société de colonisation, accompagne le nouveau colon jusqu'à son lot. Pour le choix de celui-ci, ce dernier se fait conseiller par une des personnes-ressources.

Pour se rendre à son lot, le colon utilise le bateau à vapeur jusqu'à la Baie-des-Pères ou encore il traverse au Fort-Témiscamingue en canot. Rendus sur la rive québécoise du lac, les colons marchent jusqu'à l'emplacement de leur terrain. Ils empruntent le chemin des Quinze dans le canton Duhamel ou encore utilisent les sentiers forestiers.

Si plusieurs colons ont la ferme intention de monter au Témiscamingue et de s'y installer, d'autres délaissent leurs lots ou décident d'aller tenter leur chance ailleurs. C'est ainsi que le 13 mai



Augustin Laperrière et un de ses fils. (Archives Société d'Histoire du Témiscamingue)

1886, Horace Panet vient remplacer, sur son lot de Ville-Marie, son frère Maurice qui quitte définitivement le Témiscamingue.

Autre exemple, le 20 mai 1886, trois nouveaux colons arrivent à la mission Saint-Claude à bord de l'Argo. Il s'agit de Joseph Pratt, de Trois-Rivières, d'Alexandre Germain, de Saint-Stanislas, près de Trois-Rivières et de Maxime Martineau, du Dakota, Etats-Unis. Après une nuit à la mission Saint-Claude, ils vont s'établir à Ville-Marie. Quelques jours plus tard, le 25 mai, les trois hommes reprennent le bateau, décidés à aller chercher fortune ailleurs.

Ce mouvement de colonisation, joint au flottage du bois, aux déplacements des missionnaires, aux voyages des exploitants forestiers, amène un grand va-et-vient sur le lac Témiscamingue. Parmi tous ces déplacements et au milieu du flot de colons, des excursions au lac Témiscamingue sont organisées par les Oblats et la Société de colonisation du lac Témiscamingue. Parmi ces excursions, une retient davantage l'attention, celle organisée les 24, 25 et 26 août 1886 par un des principaux actionnaires français de la Société, Louis-Napoléon-Bonaparte Wyse.

Wyse compte parmi les plus enthousiastes actionnaires français à l'égard de la colonisation du Témiscamingue. Dès son adhésion à la Société de colonisation, il se montre intéressé à s'établir au Témiscamingue. A cette fin, il se rend au Canada à l'été 1886; dans sa tournée du Canada, il se rend entre autres visites au lac Témiscamingue pour visiter l'île, qu'il a achetée, et les terrains des autres souscripteurs français. Cette visite se déroule à la fin du mois d'août 1886.

Ce groupe d'excursionnistes arrive à la Baie-des-Pères le 24 août. Le père Mourier vient de terminer sa messe aux colons quand il voit arriver le Mattawan et l'Argo à Ville-Marie, pavillons flottant au vent. L'Argo compte à son bord le commandant Lucien-Napoléon-Bonaparte Wyse, sa femme, ses deux fils Napoléon et Louis, M. Pedro de Sosa, un ingénieur et artiste espagnol, les Pères Gendreau, Poitras, Fafard et Therrien, le Frère Moffette, les Soeurs Raizenne et Vincent, M. Campeau, Pierre Bouilliamme et sa femme, Mlles Azilda et Adèle Jodouin, Mme François Coursol et Flavie, la cuisinière de la mission.

Le groupe d'excursionnistes s'arrête quelques instants à Ville-Marie. Le bateau prend à son bord le Père Mourier et se dirige ensuite vers l'île du Chef, propriété de M. Wyse. En route, la caravane arrête visiter la mine d'argent d'Edward Wright, puis poursuit sa cour-

se. Arrivés sur l'île Wyse, un grand dîner sur l'herbe est organisé par les Soeurs et leur cuisinière, auquel tous prennent part; le capitaine Jones, de l'Argo, et ses trois jeunes enfants se joignent à eux. Le soir venu, l'Argo descend à la mission Saint-Claude.

Le lendemain, une autre excursion se rend à la Tête-du-Lac. Le capitaine Charles Morin conduit à bord du Mattawan les personnes suivantes: Lucien Wyse, Pedro de Sosa, André Elzéar Guay, François Coursol, Lucien Campeau, les Pères Gendreau, Poitras, Therrien et Mourier. Le bateau à vapeur monte jusqu'à la rivière Blanche, sur laquelle il navigue quelques kilomètres, pour ensuite suivre le cours de la rivière des Quinze jusqu'au premier rapide. Les excursionnistes y débarquent chez Angus Mc Bride. Après une journée passée avec celui-ci, les excursionnistes remontent sur le Mattawan et accostent à la mission Saint-Claude vers 22h00.

Wyse et ses compagnons passent la journée du 26 août à la mission puis s'embarquent sur le Mattawan la nuit venue et descendent au Long-Sault pour gagner ensuite Mattawa et retourner à Ottawa. Cette visite a permis à M. Wyse de prendre connaissance de la région du lac Témiscamingue.

Certes, tous les colons ne bénéficient pas d'autant d'attention que l'expédition de Wyse. Cependant, les Pères et Frères Oblats et le personnel laïc de la Société de colonisation du lac Témiscamingue accordent beaucoup de temps aux nouveaux colons, notamment pour leur faire visiter les lots de colonisation. En 1886, le canton Duhamel est le principal centre de colonisation; régulièrement, les Pères Fafard, Therrien ou Gendreau de la Société de colonisation, accompagnés d'Augustin Laperrière, vont explorer ce canton en compagnie des nouveaux arrivés.

Egalement, le canton Guigues s'ouvre lentement à la colonisation. Les Oblats y dirigent quelques colons. A titre d'exemple, le 2 octobre 1886, le père Fafard explore le canton Guigues avec un groupe de personnes; ils se disent tous très enchantés. Ils se proposent de venir s'y établir. Il s'agit de Napoléon et Anthime Lorrain, de Sainte-Anne-de-Prescott, Damase Lefebvre, Joseph Lefebvre et Alexis Lebel, de Montréal, Charles Baldwin, d'Ottawa, J.-B. Paquette, d'Hochelaga, François Chevalier, de Saint-Ligori, Cyprien Deschênes et Alexandre Dion, de Providence, Rhode Island (E-U) et de Louis-Israël Foisy.

Bref, la colonisation du Témiscamingue connaît son envol définitif en 1886, après l'effort de quelques colons isolés depuis 1883. L'amélioration de la voie d'accès par la rivière des Outaouais entre Mattawa et le Long-Sault a permis l'arrivée massive de colons et la fondation, en 1886, de la première localité du Témiscamingue et de l'Abitibi: la Baie-des-Pères. Le canton Duhamel se peuple rapidement et les colons se dirigent peu à peu vers le canton Guigues. Lentement, la jeune colonie du Témiscamingue se développe et, dès le départ, Ville-Marie ou Baie-des-Pères, devient la plaque tournante de cette nouvelle région.

2.3 Le développement socio-économique de Ville-Marie, de Duhamel-Ouest et du Témiscamingue, 1887-1894.

De 1887 à 1894, la Baie-des-Pères et le canton Duhamel se développent rapidement au niveau socio-économique. En effet, pendant cette période, de nouveaux colons montent au Témiscamingue et s'établissent dans d'autres cantons récemment ouverts, marquant ainsi la progression de la colonisation. Un réseau routier relie les différents cantons et la construction de ponts permet de franchir plus aisément les rivières.

Pendant cette période, des organismes, municipal et scolaire, voient le jour et un système judiciaire se développe. De nouvelles missions attendent les Pères Oblats et les Soeurs Grises. Enfin, même si les secteurs économiques, la forêt, les mines et l'agriculture connaissent des hauts et des bas, une nouvelle région de colonisation est fondée et possède la volonté de survivre. Un examen, année après année, de ces différents thèmes le confirmera.

1887: La dernière année de la mission

Pendant l'année 1887, l'occupation du canton Duhamel par les colons se poursuit. Les Pères Oblats et les Soeurs Grises continuent leur travail auprès des colons et de leurs familles. Les Pères Fafard et Therrien explorent les terrains avec les nouveaux colons et le Père Mourier se déplace pour chanter la messe aux familles éloignées du canton Duhamel et à celles de la Baie-des-Pères. Le 7 janvier 1887, le

Père Mourier dit la messe pour la première fois dans la nouvelle maison des Pères à Ville-Marie.

Malgré l'apparition de nouvelles missions de colonisation, le Père Mourier ne délaisse pas les familles algonquines. Il visite régulièrement les Algonquins qui demeurent autour de la mission Saint-Claude et sur la réserve de la Tête-du-Lac. De plus, il parcourt le secteur du lac Kipawa pour y rencontrer des familles algonquines. Elles reçoivent la visite de la Robe noire deux fois à l'été 1887: le 8 juillet et le 21 septembre. Egalement, le missionnaire se rend chez les Algonquins du secteur de Matatdjiwang, en remontant la rivière Montréal, située du côté ontarien du lac Témiscamingue, quelques milles au nord de la rivière Kipawa. Les déplacements se font en canot.

Les deux communautés religieuses de la mission Saint-Claude se partagent les tâches à effectuer. Les Pères Oblats desservent les missions algonquines, celles des chantiers et des colons. Pour leur part, les Frères Oblats sont responsables de l'agriculture et des travaux quotidiens. Les Soeurs Grises voient à l'éducation, aux soins de santé, à l'orphelinat et aux travaux domestiques. Voici le personnel pour l'année 1887: les Pères Therrien (directeur), Fafard et Mourier, les Frères Moffette, Lapointe, Plante et Tremblay, les Soeurs Raisenne, Vincent et St-Hilaire, de même qu'Angèle, Betsy et Peten, tous trois employés des communautés.

L'hôpital des Soeurs, situé à la mission Saint-Claude, rend de grands services aux colons, aux bûcherons et aux Algonquins du Témiscamingue. Au début du mois de janvier 1887, il compte trois malades: Isidore Poirier, J.-B. Ménard et M. Mc Gregor. Il est le seul hôpital de la région du lac Témiscamingue; le plus rapproché se trouve à Mattawa.

Dans le domaine des moyens de communications, les projets entrepris à l'automne 1886 ont été menés à terme en 1887. Il s'agit de la construction du quai de La Pointe et du bateau à vapeur la Minerve, construit par le capitaine Charles Morin près du quai et du moulin à scie Coursol.

Malgré l'isolement du lac Témiscamingue, les colons, les communautés religieuses et les Algonquins organisent des fêtes populaires et religieuses, qu'ils célèbrent grandioisement. Le 27 juin 1887,

les colons célèbrent la fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste à la mission Saint-Claude. Dès l'aube, les deux bateaux à vapeur, l'Argo et la Minerve, arrivent à la mission, bien décorés et chargés de gens se rendant à la fête qui réunit des gens de croyances et de nationalités différentes et où les catholiques fréquentent les protestants. On retrouve M. Rankin, du poste de la compagnie de la Baie-d'Hudson de Mattawa, des employés du Fort-Témiscamingue, des familles de colons et des Algonquins sortis des bois spécialement pour cette fête.

Le programme de cette journée se divise en trois parties: d'abord, une messe est chantée à 10h00 dans l'église de la mission Saint-Claude, très bien décorée pour la circonstance. Ensuite, a lieu le banquet préparé par les Soeurs Grises devant la résidence des Pères Oblats. Enfin, se succèdent des jeux (courses à pieds et de canots), une excursion sur le lac et le souper. Une fois les récompenses remises, tous embarquent à bord des bateaux à vapeur et se dirigent à la Tête-du-Lac. Ils arrêtent à la ferme Piché, établie depuis 1864 au nord de l'actuelle localité de Saint-Bruno-de-Guigues.

Le groupe visite la ferme Piché puis écoute le discours du président de la Société Saint-Jean-Baptiste, Augustin Laperrière. Tous se dirigent ensuite vers les tables préparées pour le souper. Des chants et des amusements complètent la visite chez Edouard Piché. Sur le chemin du retour, les excursionnistes arrêtent une heure à la ferme des Oblats à la Baie-des-Pères, puis regagnent les bateaux et passent devant le quai et le moulin à scie Coursol. La fête se termine avec l'arrivée à la mission Saint-Claude.

Les mêmes officiers que l'année précédente forment le conseil de la Société Saint-Jean-Baptiste en 1887. Il s'agit de MM. Augustin Laperrière, président, Moïse Miron, vice-président, Camille Latour, trésorier, François-Xavier Coursol, André Elzéar Guay, Irénée Bellehumeur et Thomas Lalonde, directeurs. Ils nomment le Père François-Xavier Fafard, chapelain titulaire et le Père Therrien, chapelain honoraire.

Les fêtes religieuses occupent aussi une place de choix dans l'histoire de la mission Saint-Claude, notamment la procession annuelle des Algonquins sur le lac Témiscamingue. En 1887, elle se déroule le dimanche 21 août. Vers 9h00, l'Argo et la Minerve arrivent à la mission